22

Mon ami Teddy

Œuvres d'André Rivoire

POÉSIES

Les Vierges. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

Berthe aux grands pieds. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

Le Songe de l'Amour. 1 vol. in-18. Ouvrage couronné par l'Académie française (nouvelle édition). . . . . 3 »

Le Chemin de l'Oubli. 1 vol. in-18. Ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 3 »

Le Songe de l'Amour. — Le Chemin de l'Oubli. 1 vol. petit in-12 (Petite Bibliothèque littéraire). . . . 6 »

THÉATRE

La Peur de souffrir, comédie en un acte, en prose. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Il était une Bergère, conte en un acte, en vers. 1 vol. in-18. . . . . 1 50

Le Bon Roi Dagobert, comédie en quatre actes, en vers. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ANDRÉ RIVOIRE ET LUCIEN BESNARD

Mon ami Teddy

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de la Renaissance, le 29 avril 1910.

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCX

Copyright by André Rivoire and Lucien Besnard, 1910.

PQ
2635
I92M6
1910

LIBRARY
AUG 17 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

MM.

TEDDY W. KIMBERLEY	Abel Tarride.
DIDIER-MOREL	André Dubosc.
D'ALLONNE	Victor Boucher.
BERTIN	Capellani.
VERDIER	Bertier.
CORBETT	Jack.
DOMINIQUE	Cognet.
WILLIE	Savin.

Mmes

MADELEINE	Yvonne de Bray.
MADAME ROUCHER	Cheirel.
MATHILDE	Bordoni.
FRANCINE	Gravier.
JULIETTE	Valois.
YVONNE	Stylite.
ALINE	Sylvaire.

Mon ami Teddy

ACTE PREMIER

Chez Didier-Morel, à Paris. Un grand salon. Au lever du rideau, Francine, Mathilde, Yvonne, causent ensemble. A quelque distance, sur une petite table, Juliette est très absorbée par un puzzle.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCINE, MATHILDE, YVONNE, JULIETTE.

MATHILDE, montrant Juliette.

Non, mais regardez-la avec ses petits morceaux de bois! Je me demande le plaisir qu'on

peut trouver à s'abrutir là-dessus pendant des heures!

JULIETTE.

Tu ne sais pas ce que tu dis. C'est passionnant!... Moi, j'ai un puzzle installé dans toutes les maisons où je vais.

MATHILDE, s'approchant.

Qu'est-ce qu'il représente, ce machin-là?

JULIETTE.

Une séance à la Chambre... Oh! il est très difficile!... Je ne peux pas trouver l'œil de Jaurès.

MATHILDE.

Tiens, le voilà, ton œil de Jaurès!

JULIETTE.

Mais non. Ça, c'est l'œil de Clemenceau... Laisse donc, tu vois bien que ça n'entre pas!

MATHILDE.

Il doit y avoir aussi l'œil du patron...

YVONNE.

M. Guillaume Didier-Morel, député de Beauvais!

FRANCINE.

Son œil! Tu veux dire son monocle!

JULIETTE.

Ah! toi, tu n'as pas le respect de ton frère... Tu devrais pourtant être fière de lui!... Un futur ministre! L'an dernier, il rapportait l'Agriculture, cette année il rapporte les Beaux-Arts.

MATHILDE.

Ce n est pas joli de tout rapporter.

JULIETTE.

En attendant, le jour où le ministère serait renversé, il est tout désigné... pour n'importe quel portefeuille!

FRANCINE.

Oui, comme dit d'Allonne, il a une incompétence universelle.

MATHILDE.

D'Allonne est une peste! Et toi aussi!

FRANCINE.

Ça ne m'empêche pas d'aimer beaucoup mon frère! Le pauvre gros! (Elle envoie un baiser à un grand portrait de Didier-Morel.) Il est bien embêtant

avec sa politique! Mais lui et Madeleine sont si gentils pour moi... Ils me laissent faire tout ce qui me plaît! (Brusquement.) Oh! dites donc, mes petites, à propos de d'Allonne, vous avez vu son dessin d'aujourd'hui dans *le Figaro*?

YVONNE.

Non.

JULIETTE.

Non.

MATHILDE.

Qu'est-ce que c'est?

FRANCINE.

La caricature de M^me^ Roucher.

JULIETTE.

La veuve de l'ancien président de la République?

FRANCINE.

Oui, M^me^ Théodule Roucher, la nôtre, la seule, l'unique!... (Cherchant.) Où est donc *le Figaro*?... Ah! le voilà!...

(Elle le montre aux autres.)

YVONNE.

Oh! que c'est drôle!

FRANCINE.

Non, mais est-ce bien elle, avec son grand chapeau et son énorme petit sac où il y a de tout, des journaux, de la parfumerie, des crottes de chocolat pour les petits enfants, des morceaux de sucre pour les petits chiens, et du ruban violet pour les grandes personnes!...

JULIETTE.

Ça va mettre ton frère dans une situation très délicate, ma chère! D'Allonne est le cousin de ta belle-sœur, et, comme ta belle-sœur n'aime pas beaucoup M^me^ Roucher... c'est probablement elle qui a poussé d'Allonne...

FRANCINE.

Oh! non, ça ne ressemble pas à Madeleine... Ce n'est pas une petite rosse comme nous quatre... Mais, tout de même... quand elle a vu ça, Dieu! qu'elle a ri!

YVONNE.

Elle a rudement bien fait! Pour une fois qu'elle en trouve l'occasion!

MATHILDE.

Oh! ça, je ne voudrais pas être à sa place

Avoir un mari qui ne vous sort jamais, qui passe toutes ses soirées sur des paperasses!

FRANCINE.

Le fait est que sa vie n'est pas drôle!

JULIETTE.

Oh! elle a des compensations!

YVONNE.

Lesquelles?

JULIETTE.

Eh bien, il me semble que le beau Bertin lui fait assez la cour depuis quelque temps.

FRANCINE.

Ça t'embête, hein?

JULIETTE.

Ça m'est bien égal!

FRANCINE.

Avec ça que Bertin ne te plaît pas et que tu ne serais pas enchantée s'il demandait ta main!... Tu vois, tu rougis.

JULIETTE.

Tu es stupide!

FRANCINE.

D'ailleurs, rassure-toi... Ce n'est pas Madeleine qui te prendra Bertin... Ma petite belle-sœur n'est pas du tout une femme dans le genre de celles que nous serons plus tard.

YVONNE.

Dis donc, parle pour toi.

FRANCINE.

Si vous voulez!... N'empêche que tout de même, mes petites chattes, il n'y en a pas une seule d'entre nous qui continuerait à s'embêter bien sagement avec un mari comme mon frère... Et, après tout, ce n'est pas notre faute. Bien que devenue très Parisienne, Madeleine a été élevée en province. Nous, nous sommes d'un temps et d'une ville où l'on ne prend pas grand'chose au sérieux, et surtout pas le mariage!...

MATHILDE.

Avec ça!

FRANCINE.

Je te conseille de parler... toi, Zozo! Tu es la seule qui ait tenté l'expérience, et tu es déjà divorcée.

MATHILDE.

Ça ne m'empêche pas d'aimer le mariage... J'ai été très heureuse avec René.

JULIETTE.

Mais tu l'as pincé en flagrant délit.

MATHILDE.

Ça ne fait rien, puisque je ne l'aimais plus... à ce moment-là!... Mais je me remarierai le plus tôt possible... C'est si délicieux, les premiers temps... On sort tout le temps ensemble : au théâtre, au restaurant, dans le monde...

FRANCINE.

J'ai connu une dame qui faisait ça avec ses amants.

MATHILDE.

Ah! des amants, non!... Vous allez peut-être vous ficher de moi, me trouver une petite bourgeoise, très bête; mais, moi, je n'aimerai jamais que mes maris!

FRANCINE.

Quelle grue!

SCÈNE II

LES MÊMES, BERTIN.

YVONNE, apercevant Bertin.

Ah! voilà le beau Bertin!

FRANCINE.

Bonjour, mon petit Jacques.

MATHILDE, cérémonieuse.

Monsieur l'ambassadeur!

BERTIN.

Mesdemoiselles...

YVONNE.

Ce qu'il est chic! quelle coupe! quel liséré.

BERTIN, très fat.

On fait de son mieux. En ce siècle de répu-

blique, où les uniformes disparaissent, nous, qui sommes appelés à représenter la France, nous tâchons de remplacer les tenues... par de la tenue...

MATHILDE.

Il n'y a pas à dire, il a de l'allure.

FRANCINE, à Bertin.

Qu'est-ce que vous cherchez? Elle n'est pas là... elle n'est pas encore tout à fait prête.

BERTIN.

Qui?

FRANCINE.

Allons, ne faites pas l'imbécile... Madeleine, ma belle-sœur...

JULIETTE.

Tout le monde sait bien que vous venez ici uniquement pour M^me^ Didier-Morel.

BERTIN.

Que c'est bête! Non, pas uniquement... J'adore les jeunes filles, et vous êtes charmantes toutes les quatre...

YVONNE.

Oh! je ne doute pas que vous ne pensiez à

nous pour plus tard, quand nous serons mariées.

FRANCINE.

Quand nous serons libres enfin.

BERTIN.

Que c'est bête! Je vous jure que je pense à vous... tout de suite.

FRANCINE.

Tout de suite! Alors, on peut vous demander en mariage?

BERTIN.

Mais, certainement... (Avec un sourire.) à ma mère. Je ne fais rien sans la consulter.

FRANCINE.

Vous l'avez consultée pour ma belle-sœur?

BERTIN.

Voulez-vous bien vous taire!

JULIETTE, très aimable.

Elle va bien, votre maman?

BERTIN.

A merveille!

JULIETTE.

Quelle femme exquise!

BERTIN.

Oui, c'est une femme supérieure.

JULIETTE.

Ce serait une belle-mère incomparable.

MATHILDE.

Juliette! Juliette! Tu vas un peu loin!

YVONNE.

Mon petit Bertin, faites-nous la cour.

BERTIN.

A toutes les quatre?

MATHILDE.

Vous n'avez qu'à choisir.

YVONNE.

Voyons, à qui la pomme?

BERTIN.

Non, non, merci... Pâris a eu trop d'embêtements, et encore, ça n'était pas des jeunes filles.

MATHILDE.

C'était peut-être des divorcées?

YVONNE.

Allons, décidez-vous!

JULIETTE, très provocante.

Embrassez celle que vous voudrez.

(Et elles se mettent à danser en rond, en chantant, autour de lui.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, entrant.

Elles vous taquinent, monsieur Bertin... Bonjour... Elles sont terribles, n'est-ce pas?

BERTIN.

Comme des enfants.

JULIETTE.

Il vient de nous dire qu'il nous adore.

MADELEINE.

Il a bien raison... Vous êtes délicieuses, toutes les quatre... (Montrant Francine à Bertin.) Tenez! regardez-moi ce gamin-là! En a-t-elle des yeux! Encore plus éveillés que d'habitude! Viens m'em-

brasser, toi! (Elle l'embrasse. Aux autres.) Vous avez été sages? Vous n'avez pas dit trop d'horreurs?

FRANCINE.

Toutes celles qu'on savait.

YVONNE.

Zozo a dit des choses effrayantes.

MATHILDE.

Ce n'est pas vrai... Justement, je n'ai pas voulu aujourd'hui.

MADELEINE.

Mais j'en suis sûre, ma bonne Mathilde.

FRANCINE.

Ma bonne Mathilde! Vrai, à t'entendre on croirait que tu es une vieille dame...

MADELEINE.

J'ai au moins trois ans de plus que vous.

FRANCINE.

Et puis, tu as été élevée à Beauvais, à une heure et demie de Paris.

MADELEINE.

Au fin fond de ma province... Et je ne le re-

grette pas... J'ai vécu là-bas des heures très douces.

FRANCINE.

Je vois ça d'ici, la vieille maison...

JULIETTE.

La vieille institutrice à lunettes.

MADELEINE.

Non, la mienne était toute jeune.

MATHILDE.

Les livres, le piano...

FRANCINE.

Le grand jardin où les oiseaux chantaient pour toi toute seule...

BERTIN, aimable.

Ça devait être charmant.

MADELEINE.

C'était charmant.

FRANCINE.

Oui, tu as été, toi, une vraie jeune fille.

MADELEINE.

Elles voudraient faire croire qu'elles ne le sont

pas. Ne les croyez pas, monsieur Bertin... Et asseyez-vous là... J'ai des choses à vous dire. Mon mari a parlé hier avec votre ministre.

BERTIN, intéressé.

Ah!

MADELEINE.

Oui. Et le ministre est très bien disposé pour nous...

MATHILDE, aux trois autres.

Tant que nous serons là, ils ne vont parler que du ministre.

MADELEINE, à Bertin.

Très, très bien disposé...

YVONNE, bas, aux autres

Si on se défilait?

MATHILDE et FRANCINE.

Oui, oui.

JULIETTE.

Non, c'est idiot.

FRANCINE.

Viens donc, jalouse!

(Et elles commencent à gagner la porte.)

BERTIN.

Et qu'est-ce qu'il a dit le ministre?

MADELEINE.

Oh! il n'a pas osé s'engager... Vous comprenez, il n'est que le ministre, mais il vous recommandera chaudement à son neveu qui est directeur de son cabinet.

BERTIN.

Espérons que sa démarche réussira.

MATHILDE, en se sauvant la dernière.

Good by!

(Elle sort.)

SCÈNE IV

MADELEINE, BERTIN.

BERTIN.

Le séjour de Paris est tellement recherché par nous tous! On n'avance vraiment que sur place, et puis, nous, dans les ambassades, nous avons horreur des postes à l'étranger...

MADELEINE, riant.

Ça, c'est admirable! (Elle se retourne et elle est stupéfaite de ne plus voir personne.) Eh bien! où sont-elles?

BERTIN.

Elles ont dû s'en aller.

MADELEINE.

Probablement... Elles sont absurdes, ces ga-

mines! Elles ne peuvent pas supporter une conversation sérieuse.

BERTIN, brusquement.

Je suis très heureux d'être seul avec vous.

MADELEINE.

Oh! vous n'allez pas recommencer! Je ne veux plus jamais que vous me parliez comme vous l'avez fait avant-hier soir... C'est bien entendu, n'est-ce pas?

BERTIN.

Oh! ça, non, je ne peux pas vous promettre... Je ne tiendrais pas.

MADELEINE.

Alors, mon ami, moi je prends une grande résolution. Non seulement je ne m'occupe plus de vous faire rester à Paris, mais je vous expédie à Bruxelles.

BERTIN.

Vous ne ferez pas ça!

MADELEINE.

Oh! qu'il a peur! Vous seriez navré, hein! de quitter vos belles amies?

BERTIN.

Vous savez bien que je ne suis occupé que de vous, que je vous aime.

MADELEINE.

Bruxelles vous guérira.

BERTIN.

Mais je passerai mon existence dans les trains. Rien ne m'empêchera d'être ici tous les jours.

MADELEINE.

Vous avez raison, Bruxelles est trop près... Je vous envoie à Pétersbourg.

BERTIN.

Brr!... J'ai déjà froid, je gèle, touchez mes mains...

MADELEINE, se dégageant.

Ah! non!... Si vous continuez, je vous fais attacher à Pékin, attacher, vous m'entendez bien.

(Elle recule sa chaise.)

BERTIN.

Je vous déplais donc tellement, que vous ne pensez qu'à m'éloigner de vous?

MADELEINE.

Je suis bien forcée d'éloigner un monsieur qui passe son temps à se rapprocher... (Elle lui indique une autre chaise.) Asseyez-vous là-bas. (Comme il a rapproché cette nouvelle chaise, elle lui en indique une autre encore.) Non, là-bas. (Il se décide à rester en place, avec un air boudeur.) Parlons de votre carrière.

BERTIN.

Ça m'est égal.

MADELEINE.

Vous mentez! Vous mentez effrontément! Vous tenez beaucoup à votre carrière! Il est même probable qu'au moins dans les commencements vous avez vu en moi une femme utile beaucoup plus qu'une femme agréable.

BERTIN.

Comment pouvez-vous dire?

MADELEINE.

Oh! je n'ai pas d'illusions sur vous! Vous avez pensé que je pouvais vous servir, et vous vous êtes dit : « Ça la flattera, cette petite, de se voir faire la cour par le beau Bertin. »

BERTIN, très fat.

Et ça vous flatte.

MADELEINE.

Ça ne me flatte pas... mais j'avoue que ça m'amuse.

BERTIN.

C'est tout?

MADELEINE.

Naturellement, c'est tout... Vous ne vous figurez tout de même pas que je vais tomber dans vos bras.

BERTIN.

Je vous assure que vous y seriez très bien.

MADELEINE.

Je n'ai aucune envie d'essayer.

BERTIN.

Pourquoi?

MADELEINE.

Comment! pourquoi? Vous êtes admirable! Parce que... non... Il me semble que ça suffit.

BERTIN.

Il m'avait semblé que je ne vous étais pas si antipathique.

MADELEINE.

Ah! bien, si toutes les fois que quelqu'un ne vous est pas antipathique... Ça vous réussit avec les autres femmes, ce petit ton-là?

BERTIN, exagérant.

Vous me faites beaucoup de peine, beaucoup de chagrin... Vous me parlez constamment des autres femmes... Est-ce qu'elles comptent pour moi, les autres femmes? Tenez, en ce moment je devrais être à une matinée dansante chez la comtesse de Beauvoir.

MADELEINE.

Eh bien! allez-y, allez danser.

BERTIN.

Mais non, je n'irai pas... Vous le savez bien, que je n'irai pas... Est-ce que je pense à danser? J'ai pour vous un sentiment si profond...

MADELEINE, se moquant.

Si rare, si nouveau...

BERTIN.

Parfaitement, si nouveau. Toute ma vie est désorganisée... Vous êtes devenue mon idée fixe.

MADELEINE.

Ça vous fait toujours une idée!

BERTIN.

Je vous assure que je suis très malheureux... Ah! décidément, je n'ai pas de chance!... Pour une fois que j'aime vraiment une femme...

MADELEINE.

Vous avez dû dire cela à quelques-unes.

BERTIN.

C'est possible, mais je ne le pensais pas... enfin, je le pensais moins... enfin, ce n'était pas la même chose.

MADELEINE, sérieuse.

Ce ne sera surtout pas la même chose. J'aime mieux vous prévenir très franchement, Bertin... Je n'aurai pas d'amant, ni vous ni aucun autre.

BERTIN.

Même si vous aimiez beaucoup quelqu'un?

MADELEINE.

Même si j'aimais beaucoup quelqu'un.

BERTIN.

Je ne comprends pas.

MADELEINE.

Vous ne pouvez pas comprendre... Vous êtes trop Parisien pour ça... Mais, moi, je ne suis pas une Parisienne. J'ai été élevée à Beauvais, par un vieux papa que j'adore et qui m'a toute emmaillotée de préjugés... C'est un homme qui a les idées très étroites... Il n'admet pour une femme ni qu'elle lise tous les livres, ni qu'elle voie toutes les pièces, ni qu'elle fume, ni qu'elle trompe son mari... Il n'admet rien... Il est tout à fait ridicule... mais il m'a donné la mauvaise habitude de prendre les choses et moi-même au sérieux... Alors, voilà!... Je ne suis plus à marier. (Elle se lève.) Et je ne serai jamais à prendre... (Un temps.) Pourquoi souriez-vous?

BERTIN.

Je suis très content. Vous venez de dire des choses exquises et avec une émotion... comment dirais-je?... l'émotion d'une femme qui est capable d'en avoir... Je suis très content.

MADELEINE.

Allons, tant mieux!

BERTIN.

Si je vous étais tout à fait indifférent, vous n'auriez jamais pris la peine de me parler comme vous venez de le faire. Vous m'auriez dit : « Fichez-moi la paix! » Ou : « Restons amis, mon petit Bertin. »

MADELEINE.

Il me semble que je vous l'ai dit.

BERTIN.

Oui, mais pas comme ça... Vous m'avez parlé de votre vieux papa, de Beauvais, de votre enfance, de tous les souvenirs qui vous gardent... Vous avez beau faire, je serai plus fort qu'eux, parce que je vous aime, et, malgré votre belle certitude, vous êtes troublée, attirée...

MADELEINE.

Taisez-vous, à la fin! Vous m'agacez.

(Elle se lève.)

BERTIN, en souriant.

Ça vous va très bien.

MADELEINE.

Je finirai par vous mettre à la porte... Vous êtes prévenu, n'est-ce pas?

BERTIN.

Oui, je suis prévenu.

MADELEINE.

Gare à Pékin!

SCÈNE V

LES MÊMES, VERDIER.

VERDIER, entrant.

Bonjour, ma grande!

MADELEINE.

Papa!... Bonjour, papa.

VERDIER, à Bertin.

Monsieur...

MADELEINE.

Tu connais, je crois, M. Bertin?

VERDIER.

Mais, certainement, je l'ai déjà rencontré chez toi vendredi dernier, à cette même heure, à mon heure.

BERTIN.

Je vous demande pardon.

VERDIER.

Oh! vous n'êtes pas forcé de savoir que je viens voir ma fille tous les jours de trois heures et demie à quatre heures.

MADELEINE, avec une aisance affectée.

Une demi-heure par jour! Pas une minute de plus, pas une minute de moins.

VERDIER.

Oui, j'évite d'être un père encombrant, et cette demi-heure me suffit pour me rendre compte de tout ce qui se passe dans cette petite tête!

MADELEINE, à Bertin.

C'est un type, papa!... Ah! il aime sa fille, celui-là, monsieur Bertin! Quinze jours après mon mariage, il a vendu ses usines de Beauvais pour venir s'installer près de nous, à Paris!... On n'en fait pas beaucoup de pères comme ça!

BERTIN.

En effet!

VERDIER.

Tout cela ne doit pas intéresser beaucoup M. Bertin.

MADELEINE, à Bertin.

Aussi, maintenant que j'ai mon papa, je vous rends à ces jeunes filles.

VERDIER.

Ah! la bande est là!... (A Bertin.) Elles doivent être désolées de vous avoir perdu.

BERTIN.

Je vais les retrouver... (S'inclinant.) Monsieur...

VERDIER.

Monsieur...

MADELEINE.

A tout à l'heure...

BERTIN.

Mais, certainement, madame...

(Il sort.)

SCÈNE VI

MADELEINE, VERDIER.

MADELEINE.

Pourquoi as-tu été méchant avec lui?... Il est charmant, ce garçon!

VERDIER.

Charmant... Il me déplaît beaucoup... Ton mari est à la Chambre?

MADELEINE.

Oui.

VERDIER.

Qu'est-ce que vous avez fait hier soir?

MADELEINE.

Rien... Nous sommes restés à la maison, comme d'habitude... Guillaume a travaillé.

VERDIER.

C'est un bûcheur extraordinaire, ton mari!

MADELEINE.

Sûrement!

VERDIER.

Je ne sais plus qui m'a dit hier soir, au cercle, que le ministère avait du plomb dans l'aile... Ce serait une fameuse affaire pour Guillaume.

MADELEINE.

Il ne pense qu'à ça!

VERDIER.

Il a raison. (Un temps.) Tu le vois beaucoup, ce M. Bertin?

MADELEINE.

C'est un ami très agréable.

VERDIER.

Peuh!

MADELEINE.

Je t'assure, papa, que ta prévention contre lui est tout à fait injustifiée.

VERDIER.

Qu'est-ce que tu veux? J'ai horreur des gens qui n'ont pas de métier.

MADELEINE.

Mais il en a un.

VERDIER.

Celui d'homme à femmes.

MADELEINE.

Il est secrétaire d'ambassade... il a même beaucoup d'avenir.

VERDIER.

Tu ne me diras pas qu'il ne te fait pas la cour?

MADELEINE.

Oh! comme tous les hommes à toutes les femmes.

VERDIER.

Sans doute, sans doute... mais, vois-tu, mon enfant, quand une femme a un mari très occupé, il ne faut pas qu'elle reçoive trop un monsieur qui n'a rien à faire!... Ce Bertin a une réputation déplorable... Je me suis renseigné depuis vendredi. Laisse-le donc à ses petites filles! Tout ça, c'est bon à mettre dans le même panier! Mais, toi, mon petit... il y a des mots que tu ne dois pas entendre, il y a des gens que tu ne dois pas voir!

MADELEINE.

Si je ne dois voir que des députés, des sénateurs, des financiers...

VERDIER.

Ils ne sont peut-être pas très amusants, mais ils sont convenables.

MADELEINE.

Si tu avais entendu, l'autre jour, le président du conseil, au vernissage! Il s'est très mal tenu avec moi.

VERDIER.

Oh! mais, celui-là, ça m'est égal. Il a soixante-huit ans. Je ne le crains pas.

MADELEINE.

Tu sais bien que tu n'as personne à craindre... Seulement, je m'ennuie avec toutes ces vieilles barbes! J'ai besoin de voir un peu de jeunesse.

VERDIER.

Un peu de jeunesse! Bien sûr!... Mais il n'y en a pas! Où en vois-tu, toi, de la jeunesse! Ces perruches, ce Bertin! Ça n'est pas jeune, tout ça! C'est plus défraîchi que tes vieux sénateurs!

La jeunesse, c'est la pureté, c'est la gaieté, l'enthousiasme, l'emballement.

MADELEINE.

C'est toi, enfin!

VERDIER.

Oui, moi, et toi.

(Ils s'embrassent.)

MADELEINE, confiante.

Mon petit papa, ma vie n'est pas très drôle.

VERDIER.

Je m'en doute.

MADELEINE.

Mon mari n'est pas méchant, bien sûr... Il me comble de cadeaux...

VERDIER.

Et puis, enfin, c'est un homme de valeur... Vous avez le plus bel avenir.

MADELEINE.

Nous avons peut-être beaucoup d'avenir, mais nous manquons un peu de présent... J'aurais besoin qu'on soit gentil avec moi, qu'on s'oc-

cupe de moi, qu'on me dise des choses que mon mari ne me dit jamais.

VERDIER.

Évidemment, évidemment... je lui en toucherai un mot, moi, à ton mari.

MADELEINE.

Oh! Ce n'est pas la peine. Il ne saurait pas... Il n'a jamais su... Tiens, même au temps de nos fiançailles, où il était pourtant très empressé.

VERDIER.

Allons, allons, il te plaisait beaucoup à ce moment-là.

MADELEINE.

Oh! oui, je sais bien... Il plaisait tellement, à tout le monde, à Beauvais! Tous ses électeurs l'adoraient... Alors, moi, j'ai cru que je l'aimais aussi... J'étais une gamine, je ne pouvais pas prévoir qu'à peine marié il ne s'occuperait plus que de ses comités, de ses commissions, de ses rapports.

VERDIER.

Plains-toi donc! Tu seras femme de ministre.

MADELEINE.

Oh! je m'en moque un peu, d'être la femme d'un ministre... J'aimerais mieux être la femme d'un bon mari.

VERDIER.

Ça n'existe pas, un bon mari!

MADELEINE.

Par exemple! Maman était très heureuse!

VERDIER.

Ta mère n'était pas si heureuse que ça! (Se reprenant.) Enfin... je veux dire... elle était horripilée par mes affaires, comme tu l'es, toi, par la politique de ton mari... Il n'y a pas de ménage parfait, ma chère enfant... sauf celui d'un père avec sa fille. En somme, tu n'as pas de griefs sérieux.

MADELEINE.

Aucun... Rien et tout... Vois-tu, papa, le malheur, c'est que je ne sois pas une femme dans le genre de M^me^ Théodule Roucher.

VERDIER.

Ça, évidemment... Vous la voyez toujours?

MADELEINE.

Oh! de plus en plus. Nous ne dînons plus que dans les maisons où elle dîne. On ne voit qu'elle ici. Oh! tu penses bien que je ne suis pas jalouse d'elle : c'est une femme d'au moins quarante ans, et puis Guillaume ne pense pas à ces choses-là... Mais elle envahit ma maison, elle commande, elle gouverne, elle préside.

VERDIER.

Vieille habitude!

MADELEINE.

Oui, ça te fait sourire... mais, moi, je commence à en avoir assez... Dès qu'elle entre, je ne suis plus chez moi... Il y a des moments, ma parole! où j'ai envie de lui demander la permission de m'asseoir... D'ailleurs, tu la verras tout à l'heure!

VERDIER.

Elle doit venir?

MADELEINE.

Oh! c'est probable!

VERDIER.

Allons, allons! Tout ça n'est pas bien grave.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DIDIER-MOREL.

Didier-Morel entre précipitamment, le chapeau sur la tête, la serviette sous le bras.

DIDIER-MOREL.

M^me^ Théodule Roucher n'est pas là?

MADELEINE.

Non, pas encore. (A Verdier.) Tu vois.

DIDIER-MOREL.

Elle m'a téléphoné à la Chambre... Elle va venir tout à l'heure. Bonjour, père. (A Madeleine.) Vous avez vu *le Figaro* de ce matin? Ah! il est gentil, votre cousin d'Allonne! (A Madeleine qui sourit.) Ça vous fait rire, vous! Vous la trouvez drôle, cette caricature de M^me^ Roucher?

MADELEINE.

Écoutez, Guillaume, je suis bien obligée de vous dire que je la trouve très spirituelle.

VERDIER.

Moi aussi.

DIDIER-MOREL.

Eh bien, pas moi!... Cette petite histoire-là peut me coûter très cher... Elle risque de me brouiller avec une femme qui m'est indispensable... Vraiment, ma chère amie, vous êtes impardonnable...

MADELEINE.

Ce n'est pas ma faute.

DIDIER-MOREL.

Si, c'est votre faute : d'Allonne est votre cousin. Et je compte bien que vous allez le tancer d'importance.

MADELEINE.

Vous ferez votre commission vous-même. Il va venir tout à l'heure.

DIDIER-MOREL.

Il va venir?

MADELEINE.

Oui.

DIDIER-MOREL.

Vous êtes sûre?

MADELEINE.

Oui, il me l'a écrit.

DIDIER-MOREL.

Il va rencontrer M^me^ Roucher ici, chez moi! C'est effrayant!

MADELEINE.

Que voulez-vous que j'y fasse?

DIDIER-MOREL.

N'importe quoi! Téléphonez-lui!... Où est-il?

MADELEINE.

Ah! où est d'Allonne! Il est au café, ou aux courses, ou à Montmartre, chez une petite amie, ou avenue de Breteuil, chez une duchesse, ou ailleurs...

DIDIER-MOREL, en s'installant à sa table et en tirant des papiers de sa serviette.

Ils sont admirables, ces types-là! Ils mériteraient qu'on leur tire les oreilles, et on ne sait

même pas où les prendre! Une journée où tout allait si bien! Le ministère a des ennuis par-dessus la tête avec cette grève des marchands de vin! Une autre affaire excellente pour moi : Mme Théodule Roucher, qui, depuis sa présidence, a gardé les meilleures relations avec la haute aristocratie, m'avait signalé hier soir que la princesse de Rastignac, très gênée en ce moment, voulait se défaire d'un Rubens admirable : *la Vierge aux orties*. J'ai couru ce matin chez la princesse. Elle laisserait son Rubens aux Protecteurs du Louvre pour quatre-vingt mille francs. C'est donné. Je n'ai offert que soixante-quinze mille, pour la forme, mais je suis très décidé à lâcher les cinq mille demain matin, et vous voyez cette note dans les journaux du soir : « M. Didier-Morel, le sympathique député, président des Protecteurs du Louvre, rapporteur, etc., etc... vient de doter encore le Louvre, etc., etc... » Quel coup de publicité! Et il faut que votre cousin, ce petit imbécile qui n'a aucune espèce de talent...

VERDIER.

Vous êtes injuste pour d'Allonne : il a beaucoup de talent.

DIDIER-MOREL.

Parce que nous sommes un peuple de chansonniers et de caricaturistes! Moi, j'ai horreur des caricatures!... Vous verrez qu'il fera ma tête un de ces jours.

MADELEINE.

Mais non, il a trop d'amitié pour moi, pour nous, n'est-ce pas, papa?

VERDIER.

Peuh!

DIDIER-MOREL.

Vous voyez, votre père est de mon avis... Il me fera... Ça, j'en suis sûr! Je le sens qui me guette, qui suit mes gestes! Dès que ce gamin de Paris entre chez moi, je n'ai plus aucun naturel, je n'ose plus dire que des choses banales... Je finirai par le foutre à la porte.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME ROUCHER.

MADAME ROUCHER, entrant.

Qui donc?

DIDIER-MOREL.

Mme Roucher! Oh! pardon, madame!

MADAME ROUCHER.

Qui voulez-vous f... à la porte?

DIDIER-MOREL.

Oh! rien... un domestique... Ça n'a aucune importance... Excusez-nous.

MADAME ROUCHER, à Madeleine.

Bonjour, chère petite. (Montrant Verdier.) C'est votre papa? Oh! vous n'avez pas besoin de me

le dire... Vous lui ressemblez tellement, et je vous en fais mon compliment, monsieur.

(Verdier s'incline.)

DIDIER-MOREL.

Vous êtes trop aimable, madame.

MADAME ROUCHER, brusquement.

Vous avez vu le dessin du *Figaro*?

DIDIER-MOREL.

Non, non, j'ai été tellement occupé.

MADAME ROUCHER.

Vous allez voir ça... (Elle cherche dans son énorme réticule, très encombré d'objets.) Attendez un peu... Ah! le voilà...

DIDIER-MOREL.

Oh! C'est indigne!

MADAME ROUCHER.

Comment, indigne! C'est d'une drôlerie irrésistible.

MADELEINE.

Certainement.

DIDIER-MOREL.

Ah! bon... (Madeleine rit.) C'est assez drôle, en

effet; mais je n'admets pas que l'on touche à certaines personnes.

MADAME ROUCHER.

Mais, voyons, mon cher... ce dessin est un des plus amusants que je connaisse...

DIDIER-MOREL.

Vraiment, vous trouvez, sans plaisanterie?

MADAME ROUCHER.

Comment! mais... je suis toujours sincère... c'est ma qualité. Vous ne trouvez pas que c'est tout à fait moi?

DIDIER-MOREL.

Oui, il y a quelque chose... En y réfléchissant, ce n'est pas mal.

MADAME ROUCHER.

L'homme qui a fait cela est un grand artiste.

DIDIER-MOREL.

C'est notre cousin.

MADAME ROUCHER.

Mes compliments... Et il n'a pas encore fait votre tête?

DIDIER-MOREL.

Non, il n'a pas osé, sans doute. Je l'intimide tellement, ce petit.

MADAME ROUCHER.

Mettez-le à son aise. Et suppliez-le, au besoin! Ce serait excellent pour vous en ce moment. Vous ne faites pas assez parler de vous, mon cher député! Vous n'avez pas le sens de la popularité. (Se tournant vers Madeleine qui cause avec Verdier.) Vous permettez, ma chère petite, que je donne quelques conseils à M. Didier-Morel?

MADELEINE, ironique.

Je vous en prie, madame.

MADAME ROUCHER.

Ce sont les conseils d'une femme d'expérience... La popularité par l'image : voilà le grand secret pour réussir. Et l'image, aujourd'hui, c'est la caricature. Je l'ai assez dit à mon pauvre président, qui avait la manie d'être représenté chaque année aux deux Salons, à l'huile et en pied, je le lui ai assez dit! Tous ces grands portraits, c'est de la pose perdue! En France, un homme n'arrive à être vraiment pris au sérieux qu'à force d'être blagué, caricaturé, chansonné.

DIDIER-MOREL.

C'est prodigieux! Je le disais à ma femme quand vous êtes entrée!

MADELEINE.

A peu de chose près.

VERDIER.

Tout ce que vous venez de dire, madame, est très exact. Vous connaissez admirablement le petit peuple de France.

MADAME ROUCHER.

Comment! si je le connais... mais j'en suis... j'ai été moi-même institutrice... je ne rougis pas de mes origines, c'est ma qualité. Je dirai plus : cela fut ma force. Quand j'étais à la présidence, le pays était heureux de sentir qu'il y avait enfin à l'Elysée une femme qui ne faisait pas de manières et qui avait de l'instruction. Oh! je vous jure bien que, si je revenais au pouvoir, je ne changerais pas d'un iota ma manière de faire. (Brusquement à Madeleine.) Chère amie, je prendrais bien une tasse de thé.

MADELEINE.

Mais, certainement... Vous devez avoir soif...

avec cette chaleur... Vous permettez que j'appelle les jeunes filles?

MADAME ROUCHER.

Ah! vous avez des jeunes filles?

MADELEINE.

Oui, des amies de Francine... Elles sont dans le jardin. (A Verdier, bas.) Tu vois ce que je t'avais dit : elle est chez elle.

VERDIER.

Moi, mon petit, je file à l'anglaise. A demain!

MADELEINE.

A demain!... Oh! ce qu'elle m'agace!

(Elle sort.)

MADAME ROUCHER, à Verdier, surprenant son mouvement de retraite.

Vous ne partez pas, monsieur Verdier?

VERDIER.

Je vous demande pardon, madame... mais on m'attend à mon cercle.

MADAME ROUCHER.

Je suis désolée que vous partiez si vite... Vous m'êtes si sympathique!

VERDIER, confus et flatté.

Oh! madame, je parle si peu...

MADAME ROUCHER.

C'est peut-être pour ça. Vous avez un regard qui comprend tout et qui répond à tout. J'adore les gens qui ne parlent pas... Dans la politique, ils parlent tant!... Mais je vous rends votre liberté.

VERDIER, s'inclinant.

Madame...

MADAME ROUCHER.

A bientôt, j'espère... Je serai charmée de vous rencontrer souvent chez votre gendre... et chez moi aussi.

VERDIER, sortant.

Elle est charmante, cette femme-là!

SCÈNE IX

MADAME ROUCHER, DIDIER-MOREL.

DIDIER-MOREL.

Vous êtes trop gentille avec mon beau-père.

MADAME ROUCHER.

Il faut être aimable avec tout le monde, mon cher... Retenez bien cela. Il est charmant, d'ailleurs, ce bonhomme! Tout le portrait de sa fille!

DIDIER-MOREL.

Oui.

MADAME ROUCHER.

Elle est exquise, votre femme! Elle a seulement un tout petit défaut.

DIDIER-MOREL.

Ah!

MADAME ROUCHER.

Oui, assez grave.

DIDIER-MOREL.

Lequel?

MADAME ROUCHER.

Mais cette manie de s'entourer de jeunes filles. Au début de l'après-midi, passe encore; mais, à cette heure-ci, mon cher, votre salon devrait regorger de personnalités intéressantes... et il n'y a que moi.

DIDIER-MOREL.

Mais... la qualité?

MADAME ROUCHER.

Ne dites pas de choses ordinaires.

DIDIER-MOREL.

Ce n'est pas mon habitude.

MADAME ROUCHER.

Je le sais. Vous êtes un homme de premier ordre. Et, justement, vous vous devez à vous-même de parvenir à tout, à tout, vous m'entendez.

DIDIER-MOREL, ravi.

Oh!

MADAME ROUCHER.

Que voulez-vous? Moi, je vois déjà votre chromo avec le grand cordon dans toutes les chaumières de nos campagnes, au-dessus de la cheminée.

DIDIER-MOREL.

Oh!

MADAME ROUCHER.

Ne faites pas : oh!... Oui, je sais bien qu'il est absurde de prédire ces choses-là; mais je m'y connais! Vous avez tellement ce qu'il faut pour ça... une intelligence!... l'intelligence qui convient... un nom... en deux noms, c'est excellent! un air à la fois représentatif et bienveillant qui vous gagne la confiance de tous les hommes... et un physique, — je vous dis ça vite pendant que Mme Didier-Morel n'est pas là, — un physique qui vous gagnera le cœur de toutes les femmes.

DIDIER-MOREL.

Oh! Madame Théodule Roucher!

MADAME ROUCHER.

Mme Théodule Roucher est une femme comme les autres. Du premier jour où je vous ai vu, j'ai senti que je vous étais tout acquise.

DIDIER-MOREL.

Vous êtes une amie incomparable.

(Il lui baise la main.)

MADAME ROUCHER, la voix molle.

Je suis *votre* amie. (Voyant arriver un domestique avec le thé, à voix haute.) Vous avez vu la princesse de Rastignac pour *la Vierge aux orties*?

DIDIER-MOREL.

Oui, nous nous tenons à cinq mille.

MADAME ROUCHER.

Cédez, mon cher, cédez... Ce Rubens est unique. Concluez vite.

DIDIER-MOREL.

Demain matin, je vous le promets.

SCÈNE X

LES MÊMES, plus MADELEINE, BERTIN
et les QUATRE JEUNES FILLES.

FRANCINE, à Mme Roucher.

Bonjour, madame. Vous connaissez, je crois, mes amies.

MADAME ROUCHER, très aimable.

Mais oui. (Désignant Mathilde.) Il n'y a que mademoiselle que je ne connaisse pas.

FRANCINE, présentant.

Madame Dancenay.

MADAME ROUCHER.

Déjà mariée?

MATHILDE, avec le sourire.

Et même divorcée, madame.

MADELEINE, présentant.

Monsieur Bertin, secrétaire d'ambassade.

BERTIN, très correct.

Je suis heureux, madame la présidente, d'avoir l'honneur de vous être présenté.

MADAME ROUCHER, froide.

Monsieur...

MADELEINE.

Comment! Vous avez déjà remis vos chapeaux! Et Francine aussi?

FRANCINE.

Oui. Juliette nous emmène au polo. Nous prenons le thé très vite, et nous filons.

MATHILDE, à Mme Roucher.

Combien de morceaux de sucre, madame?

MADAME ROUCHER.

Oh! non, pas de thé.

MADELEINE.

Il m'avait semblé que, tout à l'heure...

MADAME ROUCHER.

Ce que j'appelle le thé, c'est quelques sandwichs avec du porto... Allons, mesdemoiselles, laissez-moi cette tisane anglaise et prenez aussi du porto.

BERTIN, aimable.

Ce vin bien français.

MADAME ROUCHER, à Didier-Morel.

Ce qu'il m'agace, celui-là!... D'ailleurs, c'est bien simple. Quand j'étais à la présidence, ces diplomates, avec leur sourire et leur distinction, m'ont toujours horripilée... Est-ce curieux? J'ai toujours été intimidée par les ambassadeurs, moi qui étais si à l'aise avec les souverains!

DIDIER-MOREL.

Vous êtes une femme supérieure.

SCÈNE XI

LES MÊMES, D'ALLONNE.

D'ALLONNE, entrant très vite.

Allô! allô!

LES JEUNES FILLES, l'entourant.

Ah! d'Allonne! Bonjour, mon petit d'Allonne!

D'ALLONNE.

Bonjour, la petite classe! Bonjour, Madeleine! (Il l'embrasse.) Bonjour, tout le monde.

DIDIER-MOREL, du canapé où il est assis, près de Mme Roucher.

D'Allonne, venez donc par ici!

D'ALLONNE, rejoignant très vite.

Cousin?

DIDIER-MOREL.

Que je vous présente à M^me^ Théodule Roucher.

D'ALLONNE.

Ah! nom de... Heu! Pardon, madame... je suis très embêté... Vous avez vu mon dessin?

MADAME ROUCHER.

Il est dans mon sac, dans mon énorme petit sac... J'en raffole.

D'ALLONNE.

Sérieusement?

MADAME ROUCHER.

Oui. Vous avez beaucoup d'esprit, monsieur.

D'ALLONNE.

Eh bien! vous aussi, madame. Nous sommes faits pour nous entendre. Je vous adopte, madame.

MADAME ROUCHER.

Moi aussi.

D'ALLONNE.

Vive la République!

(Il rejoint vivement les jeunes filles.)

DIDIER-MOREL, à Mme Roucher.

Excusez-le!

D'ALLONNE.

Ah! ce n'est pas tout ça! (Aux jeunes filles.) Mes petites chattes, j'ai pensé à vous : je vous annonce un Américain.

YVONNE.

Où ça?

D'ALLONNE.

Ici. Dans dix minutes il fera son entrée.

FRANCINE.

C'est un clown?

JULIETTE.

Un jockey?

MATHILDE.

Un boxeur?

D'ALLONNE.

Non, un Américain sans profession.

DIDIER-MOREL, sévère.

Qu'est-ce que c'est encore que cette plaisanterie?

D'ALLONNE.

Mais ce n'est pas une plaisanterie. Mon Amé-

ricain est un homme très bien que j'ai connu à New-York, dans un bar...

MADELEINE.

Comment! dans un bar?

DIDIER-MOREL.

Ah! François, vous passez les bornes! Ma maison n'est pas un café!

D'ALLONNE.

Il ne vient pas pour boire... Il vient pour voir des jeunes filles... Je lui ai fait faire la tournée des actrices. Il veut faire maintenant la tournée des jeunes filles.

MADAME ROUCHER.

Ce garçon est vraiment drôle!

DIDIER-MOREL, ennuyé.

Oui, oui.

MADELEINE, gentiment, mais avec du reproche.

Mon petit François, tu vas un peu loin! Si tu te mets à nous amener tes relations de bar!

D'ALLONNE.

Ah! mais, pardon... Je l'ai rencontré pour la

première fois dans un bar, c'est vrai, — oh! il buvait un soda... sans whisky, — mais, depuis, je l'ai vu dans d'autres endroits... Tiens, l'année dernière, je l'ai rencontré à Athènes, au pied de l'Acropole... Il se récitait la prière de Renan! Il a reçu une éducation très soignée! Si je te l'amène, c'est que ce n'est pas un mufle, ce n'est pas un Peau-Rouge! C'est un client considérable... A New-York, quand je faisais mon album, c'est lui qui m'a introduit dans la haute société américaine.

BERTIN.

Qui est-ce?

D'ALLONNE.

Le fils aîné d'un roi : le roi de l'acier!

BERTIN.

Teddy Kimberley?

D'ALLONNE.

Soi-même... Teddy W. Kimberley... Vous voyez qu'on a des relations!

MADELEINE.

Ah! il doit être bien, ton dauphin de l'acier!

MATHILDE.

Un petit crevé.

D'ALLONNE.

Un petit crevé! Il a été champion de boxe, amateurs.

FRANCINE.

C'est une brute, alors!

D'ALLONNE.

Mais pas du tout. Voilà bien un jugement de petite Française. Teddy est un homme remarquable, un des meilleurs élèves de l'université d'Harward! Il vous sait le latin et le grec comme M. Lintilhac en personne.

MATHILDE.

Est-ce qu'il sait le français?

D'ALLONNE.

Mieux que vous, ma chérie... Il a eu un précepteur français jusqu'à quinze ans. (A Didier-Morel.) C'est un connaisseur d'art très fin, très averti.

DIDIER-MOREL, à Mme Roucher.

Enfin! nous verrons bien.

YVONNE, s'approchant de d'Allonne.

Il est riche, votre ami?

D'ALLONNE.

Ah! ma chère!... Il a de l'acier plein ses poches!

MATHILDE.

Et il vient en France pour se marier?

D'ALLONNE.

Pas précisément pour ça, non, je ne crois pas... Mais il est capable de tout. Et, s'il rencontrait une femme qui lui plût...

FRANCINE.

Est-ce qu'il aime le théâtre?

D'ALLONNE.

Il a été ravi de sa tournée des cabotines : vous lui plairez beaucoup toutes les quatre.

JULIETTE.

Insolent!

MATHILDE.

Vous croyez qu'il tiendrait essentiellement à épouser une vraie jeune fille?

MADELEINE.

Écoute, François, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

D'ALLONNE.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux, ma chérie!

MADAME ROUCHER.

Je me sauve, je suis pressée.

D'ALLONNE.

Oh! Madame, je vous en supplie, attendez mon client. Il sera ravi de vous être présenté.

MADAME ROUCHER.

Eh bien! soit, pour vous faire plaisir.

MADELEINE.

Enfin, pourquoi n'est-il pas venu avec toi?

D'ALLONNE.

Il avait à faire une course urgente, mais il sera ici à cinq heures quinze.

FRANCINE.

Cinq heures quinze! C'est une heure de train! A cinq heures et quart, idiot!

D'ALLONNE.

Non, non, idiote! Cinq heures et quart, ça, c'est français, ça veut dire cinq heures et demie, six heures, minuit... Cinq heures quinze, ça, c'est américain... Ça veut dire cinq heures quinze, une minute de plus que quatorze. A cinq heures quinze tapant (Il tire sa montre.) Teddy sera là!

(Il saute sur un fauteuil et règle les aiguilles de la pendule sur sa montre.)

DIDIER-MOREL.

Qu'est-ce que vous faites?

D'ALLONNE.

Je règle la pendule. Tout le monde verra, tout le monde jugera.

DIDIER-MOREL.

D'Allonne, c'est une pendule du XVIII^e^ siècle qui a une valeur inestimable.

D'ALLONNE.

Craignez rien. Là... cinq heures douze. Dans cinq minutes, le phénomène annoncé sera visible à l'intérieur.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Teddy Kimberley.

SCÈNE XII

LES MÊMES, TEDDY.

D'ALLONNE, du haut de son fauteuil.

Oh! non, Teddy, attendez trois minutes. Je vous ai annoncé pour cinq heures quinze. Vous êtes en avance de trois minutes.

TEDDY, avec un très léger accent.

Je vous en prie, François, je ne suis pas un homme de cirque. Présentez-moi d'une façon correcte.

D'ALLONNE, descendant de son fauteuil.

All right, voilà! (A Madeleine.) Madeleine (Petit mouvement de Teddy.), je te présente mon ami Teddy Kimberley.

MADELEINE, lui tendant la main.

Monsieur...

TEDDY, avec un peu de gaucherie.

Très honoré, madame... très charmé.

D'ALLONNE, présentant.

Monsieur Kimberley... Mon cousin, Didier-Morel, député de Beauvais.

DIDIER-MOREL.

Monsieur...

TEDDY, s'inclinant.

Monsieur...

FRANCINE, à Yvonne.

Comment le trouves-tu?

YVONNE.

Bien... mais il n'est pas tout jeune.

MATHILDE.

Ce qu'il a l'air solide, ce type-là!

TEDDY, à François, en se tournant vers Madeleine.

Mais... je crois avoir eu déjà le plaisir de vous rencontrer, madame?

MADELEINE.

Vraiment, monsieur?

TEDDY.

Oui, oui... (Se tournant vers Didier-Morel.) avec M. Didier-Morel. (A Madeleine.) Je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, madame, et j'ignorais que vous étiez cette cousine dont François m'a parlé si souvent... C'était à la Boîte à Fursy, la semaine dernière.

MADELEINE.

Nous y étions, en effet, l'autre mardi.

TEDDY.

C'est cela, l'autre mardi.

D'ALLONNE.

Le seul jour où vous êtes sorti sans moi, Teddy.

DIDIER-MOREL.

Oui, nous étions allés voir une revue où l'on m'égratigne... oh! gentiment d'ailleurs!... C'est l'inconvénient d'avoir une situation un peu en vue... (A Mme Roucher.) J'avais oublié de vous dire cela, chère amie.

MADELEINE.

Permettez-moi de vous présenter, monsieur, à Mme Théodule Roucher.

(Teddy s'incline.)

DIDIER-MOREL.

Notre illustre amie, la veuve de l'ancien Président de la République.

TEDDY.

La grande Présidente. Je suis très honoré. (Il s'incline.) Nous admirons beaucoup, en Amérique, madame, que vous ayez été Présidente si jeune.

MADELEINE, bas à d'Allonne.

Oui, mais le Président était si vieux.

TEDDY.

Et nous avons beaucoup regretté pour la France le malheur inattendu...

MADAME ROUCHER.

La mort de ce pauvre président... Ah! monsieur, ne m'en parlez pas! Elle a été si brusque, en effet! Nous avions encore dix-huit mois à faire... Ç'a été pour nous un coup terrible.

MADELEINE, bas à d'Allonne.

Surtout pour lui!

DIDIER-MOREL.

Bien qu'elle ne soit plus à l'Elysée, M^me^ Rou-

cher est restée la véritable présidente... Ses moindres paroles ont une autorité souveraine, et les plus grands s'honorent de la consulter.

TEDDY.

Je vous félicite, madame.

MADAME ROUCHER, à Didier-Morel.

Vous exagérez, mon cher député. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si j'ai encore quelque influence, vous savez ce que je pense de vous et à quoi je pense pour vous. (A Teddy.) Il nous faudrait beaucoup d'hommes, monsieur, qui aient la haute valeur de M. Didier-Morel, son activité, son intelligence, son dévouement à la chose publique.

TEDDY.

Je vous félicite, monsieur.

D'ALLONNE, à Madeleine.

Non, ce qu'elle lui en jette!

MADELEINE, quittant le groupe.

Elle le rend ridicule.

TEDDY.

Et je suis tout à fait ravi, madame, de la

bonne fortune que j'ai de considérer une personne tellement exceptionnelle et si pleine d'amabilité... Je comprends maintenant le grand succès avec tout le monde.

MADAME ROUCHER, se levant.

Je suis chez moi tous les samedis, monsieur.

TEDDY, s'inclinant en plongeon.

Très honoré.

MADAME ROUCHER, à d'Allonne.

Je compte aussi sur vous, monsieur mon caricaturiste.

D'ALLONNE, derrière Teddy qui considère déjà le salon en imitant son plongeon.

Très honoré.

MADAME ROUCHER, à Madeleine.

A bientôt, chère petite.

MADELEINE.

A demain, probablement, madame!

MADAME ROUCHER, aux jeunes filles.

Au revoir, mesdemoiselles... (A Didier-Morel dans la sortie.) Il est très sympathique, cet Américain.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XIII

TEDDY, D'ALLONNE, MADELEINE, BERTIN.

TEDDY, bas à d'Allonne.

La présidente et votre cousin, ils ont l'air tout à fait bien tous les deux.

D'ALLONNE.

C'est-à-dire qu'ils font équipe ensemble.

TEDDY.

Quoi?

D'ALLONNE.

Oh! en tout bien tout honneur.

TEDDY.

Votre cousine est tout à fait charmante.

D'ALLONNE.

Je vous crois! C'est tout de même extraordi-

naire que vous l'ayez remarquée comme ça, sans la connaître.

TEDDY.

Elle est tellement différente des autres femmes. Je désire beaucoup être son ami.

MADELEINE, revenant à Teddy.

Maintenant que la grande Présidente est partie, permettez-moi, monsieur, de vous présenter à ces jeunes filles : monsieur Kimberley, mademoiselle Plantin, mademoiselle Dornoy, ma belle-sœur Francine, madame Dancenay.

TEDDY, en souriant.

Madame est jeune fille?

D'ALLONNE.

Non, Mademoiselle est divorcée.

TEDDY.

Si jeune? Oh! vous n'avez pas eu de chance!

BERTIN, à Madeleine qu'il ne quitte pas.

Délicieux! Elle qui en est si fière.

MADELEINE, présentant Bertin.

Monsieur Bertin, secrétaire d'ambassade.

TEDDY, la main tendue.

Monsieur... (A Madeleine.) Je vous fais mes compliments, madame : c'est charmant ici.

MADELEINE.

Vraiment, vous trouvez?

TEDDY.

Oui, beaucoup de bon goût... très français, très femme française. Vous avez de très jolies choses. (Désignant des tableaux, des meubles.) Ça, c'est bien... ça, c'est très bien... ça, c'est aussi très bien...

BERTIN, à Francine.

Il donne des bons points.

MADELEINE, avec un peu d'ironie.

Vous êtes trop aimable, monsieur.

TEDDY.

Non, non, je ne suis pas... je parle toujours comme je pense... quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez...

BERTIN, montrant la pendule.

Vous avez remarqué, monsieur, cette admirable pendule du XVIII^e^?

TEDDY.

Oui, oui.

BERTIN.

Elle est d'une pureté!

TEDDY.

Oui, oui... elle est très bien faite.

BERTIN.

Comment, très bien faite!... Que voulez-vous dire?

TEDDY.

Je ne sais pas... il me semble... Êtes-vous certain qu'elle soit tout à fait du XVIII^e^?

MADELEINE.

Mon mari le prétend.

BERTIN.

Voyons, c'est sûr! C'est une admirable pendule ancienne.

D'ALLONNE.

Oh! ça, elle n'est pas d'hier, j'en réponds... il y a au moins deux ans que je la vois ici.

BERTIN, à Madeleine.

Ce fameux connaisseur n'y connaît rien.

(Et il continue de causer bas avec Madeleine pendant que les jeunes filles entourent Teddy.)

YVONNE, à Teddy.

Vous êtes pour longtemps à Paris, monsieur?

TEDDY.

Je ne sais pas... je pense... je viens de louer une villa à Deauville... mais ça ne prouve pas...

D'ALLONNE.

Il sera peut-être en Nouvelle-Zélande après-demain.

TEDDY, adressant la phrase à Madeleine.

J'aime Paris énormément, madame.

JULIETTE.

Vous devez en faire, une fête!

FRANCINE.

Les boîtes de Montmartre, c'est rigolo?

TEDDY.

Très rigolo. Pas pour moi.

MATHILDE.

Comment! pas pour vous? Alors, qu'est-ce que vous venez faire à Paris?

TEDDY.

Mais... beaucoup de choses intéressantes...

FRANCINE.

Des petites femmes, hein?

MADELEINE, sévère.

Francine!

TEDDY, choqué.

Oh! mademoiselle... (Continuant.) Votre Paris est une ville si admirable, madame. Toute la journée je me promène, je flâne, comme vous dites. Dans aucune autre ville il n'y a une lumière plus fine, plus légère... Nulle part le soleil ne se couche avec une plus grande poésie. Presque tous les soirs, je vais sur les quais... je reste là, je regarde.

JULIETTE, à Yvonne.

Ce qu'il est rive gauche, l'Américain!

FRANCINE.

Enfin, vous allez au théâtre?

TEDDY.

Oui, j'adore la Comédie-Française.

YVONNE, à Juliette.

Ce qu'il est province!

MATHILDE.

Oh! moi, il m'intimide, ce type-là.

TEDDY.

J'aime les classiques surtout.

JULIETTE.

Eh bien, vous n'avez pas peur!

TEDDY.

Pourquoi, j'ai pas peur?

FRANCINE.

Mais, parce que... les classiques, mon bon monsieur, c'est le coco du coco.

TEDDY, sursautant.

Coco?

D'ALLONNE.

Hé là! Hé là! les petites. Vous avez fini d'abrutir mon camarade?

TEDDY.

Oh! elles ne m'abrutissent pas, François... je connais très bien ces demoiselles.

FRANCINE.

Ah! bah!

TEDDY.

Oui, je les connais très bien toutes les quatre... Elles sont des jeunes filles (En souriant.) un peu Américaines.

FRANCINE.

Eh bien, vous devez être content, monsieur, de retrouver des jeunes filles à la mode de votre pays.

TEDDY.

Oh! les jeunes filles d'Amérique ne sont pas toutes si... Américaines.

D'ALLONNE.

Attrape, Francine!

JULIETTE.

Oh! mais, il m'embête, moi, l'enfant de New-York. On file au polo?

YVONNE.

Tu parles!... Ça ne colle pas beaucoup nous et lui!

FRANCINE.

Monsieur, nous sommes obligées de partir.

YVONNE.

Désolées.

JULIETTE.

Navrées.

MATHILDE, seule sincère.

Et moi, désespérée... Je suis forcée d'accompagner mes amies, mais, si je pouvais...

TEDDY.

Faites donc, faites donc!

BERTIN, à Madeleine.

Il n'est pas aimable...

MATHILDE, à Francine.

Il me plaît beaucoup, à moi, ce type-là!

(Elles vont prendre congé de Madeleine.)

TOUTES.

Au revoir! Au revoir!

D'ALLONNE.

A la bonne heure! Voilà une tournée qui n'aura pas été longue.

SCÈNE XIV

MADELEINE, TEDDY, BERTIN, D'ALLONNE, puis DIDIER-MOREL.

TEDDY, allant vers Madeleine.

Madame, je n'ai pas encore pu m'excuser d'avoir été si incorrect en venant seul... Mais j'avais à conclure une affaire très urgente... je devais aller voir un tableau.

DIDIER-MOREL, entrant.

Mille pardons, cher monsieur, j'avais des choses très importantes à dire à Mme Roucher. Je suis désormais tout à vous. Vous parliez, je crois, d'un tableau?

TEDDY.

Oui.

DIDIER-MOREL.

Vous êtes grand connaisseur, je sais, et je me

promets de vous montrer ici quelques bibelots intéressants.

TEDDY.

Très intéressants, oui, j'ai déjà examiné... je vous félicite...

DIDIER-MOREL.

Vous avez remarqué cette pendule?

TEDDY.

Mais certainement.

BERTIN.

Je dois vous prévenir que M. Kimberley ne croit pas qu'elle soit d'époque.

DIDIER-MOREL.

Pas d'époque!

MADELEINE, à Bertin.

Vous, vous n'êtes pas chic.

DIDIER-MOREL.

Par exemple! Vous devez vous tromper?

TEDDY.

Oh! Je ne crois pas. (S'excusant.) Je vous demande pardon, monsieur, je suis très franc...

mais je connais la véritable pendule... Celle-ci est une copie très adroite qui doit être de 1830. La vraie est au musée de Saint-Quentin.

DIDIER-MOREL.

Vous croyez? Vraiment?

TEDDY.

Excusez-moi... mais puisque vous voulez bien me demander... j'en suis sûr... D'ailleurs, celle-ci est tout de même jolie...

DIDIER-MOREL.

Certainement, monsieur, certainement.

MADELEINE, à d'Allonne.

Ah çà! il est très franc.

D'ALLONNE.

N'est-ce pas?

BERTIN.

Il est même sans gêne.

DIDIER-MOREL.

Et alors, monsieur, vous parliez d'un tableau?

TEDDY.

Oui, je viens d'acheter un Rubens.

DIDIER-MOREL, en souriant.

Un Rubens! un vrai? Croyez-vous?

TEDDY.

Mais oui, je crois...

DIDIER-MOREL.

Je serais charmé si vous vouliez me permettre de l'admirer.

TEDDY.

Mais, avec plaisir, quand vous voudrez... Il sera chez moi ce soir même.

DIDIER-MOREL.

Les Rubens se font tellement rares! Et, sans indiscrétion, chez un marchand de tableaux?

TEDDY.

Non, chez une dame.

DIDIER-MOREL.

Chez une dame?

TEDDY.

Chez une princesse.

DIDIER-MOREL.

Comment! chez une princesse?

TEDDY.

Oui, une vierge... avec des orties.

DIDIER-MOREL.

La Vierge aux orties ?

TEDDY.

C'est cela, *la Vierge aux orties*. Vous connaissez?

DIDIER-MOREL.

Sûrement, monsieur... Ah çà! c'est dur! Vous l'avez tout à fait achetée?

TEDDY.

Tout à fait... oui... je l'ai payée... quatre-vingt mille francs! Les Protecteurs du Louvre devaient revenir demain matin.

D'ALLONNE, le tirant par le bras.

Teddy! Teddy!

TEDDY.

Quoi? (A Didier-Morel.) Vous connaissez les Protecteurs du Louvre?

DIDIER-MOREL.

Je suis président.

BERTIN, à Madeleine.

Je crois que c'est la gaffe.

TEDDY.

Oh! alors, monsieur, je suis confus.

D'ALLONNE.

Ce n'est pas de votre faute, vous ne pouviez pas savoir.

TEDDY.

Oh! tout de même, je suis désolé. Vous auriez dû me dire, François, que votre cousin était président... Mais aussi, monsieur, vous avez envoyé un acheteur si bête!

MADELEINE, à d'Allonne.

Cette fois, c'est complet.

TEDDY.

Manquer une si belle chose pour cinq mille francs!

DIDIER-MOREL.

Évidemment, monsieur, évidemment!

TEDDY, à Madeleine.

Je vous demande pardon, madame. Oh! je suis confus!... Mais, les affaires, n'est-ce pas,

c'est d'emporter. Il fallait emporter : moi, j'ai emporté.

D'ALLONNE.

Oh! les Américains ont emporté assez de faux Rubens! Pour une fois qu'ils en tiennent un vrai! (A Teddy qui rit.) Mais je ne me réjouirais pas trop vite, à votre place, mon cher... L'Etat voulait l'acheter, il doit être faux.

DIDIER-MOREL.

D'Allonne, je vous en prie! Ces plaisanteries de rapin sont stupides. (A Teddy.) Vous m'excuserez de vous quitter un peu vite, monsieur! mais je suis extrêmement pris en ce moment par mon rapport sur le budget des Beaux-Arts.

TEDDY.

Oh! monsieur, je suis désolé... Très charmé d'avoir fait votre connaissance.

DIDIER-MOREL.

Moi de même, monsieur, très charmé.

(Il sort très sèchement.)

SCÈNE XV

MADELEINE, TEDDY, D'ALLONNE, BERTIN.

BERTIN, bas à Madeleine, près de qui il est assis sur un petit canapé de gauche.

J'espère que c'est un succès.

MADELEINE.

Vous êtes méchant, vous.

TEDDY, qui a involontairement suivi Didier-Morel, à d'Allonne, d'un air navré.

Je crois que je n'ai pas très bien réussi dans cette maison.

D'ALLONNE.

Non, rien d'épatant.

TEDDY.

Je suis très ennuyé...

D'ALLONNE.

Oh! ne vous frappez pas.

TEDDY.

Si, à cause de votre cousine seulement... Elle est si charmante!

D'ALLONNE.

Soyez tranquille, je lui expliquerai.

TEDDY, allant à Madeleine.

Je vais lui expliquer moi-même.

D'ALLONNE, vivement.

Non, je vous en prie, Teddy, vous n'êtes pas en veine aujourd'hui.

TEDDY.

Si, si! Je ne veux pas m'en aller comme ça... il faut absolument que j'aie une conversation avec votre cousine.

(Il va vers Madeleine.)

MADELEINE, à Teddy.

Asseyez-vous donc, monsieur.

TEDDY.

Oui, je vous remercie, madame, je vais m'as-

seoir. (A Bertin.) Vous seriez si aimable, monsieur, de me donner votre place.

BERTIN, estomaqué.

Plaît-il?

TEDDY.

Oui, je demande votre pardon. Je voudrais causer avec Madame... pour faire accepter mes excuses, toutes mes excuses, confortablement.

MADELEINE.

Mais elles sont tout acceptées, monsieur.

TEDDY.

Non, non, M. Bertin me comprend. (Avec autorité.) Il va me donner sa place.

BERTIN, après une hésitation.

Voilà, monsieur.

TEDDY.

Oh! merci.

BERTIN, impertinent.

Il n'y a pas de quoi. Vous me demandez une chose... si naturelle. (A d'Allonne.) Je ne sais pas ce qui me retient...

D'ALLONNE.

Oh! Bertin! un diplomate qui créerait des histoires!

BERTIN.

Vous avez raison.

(Il prend le bras de d'Allonne et remonte vers le fond. Bertin et d'Allonne sortent.)

SCÈNE XVI

MADELEINE, TEDDY.

TEDDY.

Excusez-moi, je voulais beaucoup vous parler, madame... J'ai été très malheureux aujourd'hui avec ce tableau.

MADELEINE.

Il me semble au contraire que vous avez été très heureux.

TEDDY.

Certainement, avant d'entrer ici. Mais, depuis la minute où j'ai franchi cette porte... tout est devenu affreux.

MADELEINE.

Votre entrée a été charmante.

TEDDY.

Pas pour moi. D'Allonne m'a fait une vilaine blague... Oh! j'ai vu très bien : les figures des jeunes filles étaient tout à fait moqueuses.

MADELEINE.

Ne croyez pas ça!

TEDDY.

Si, si, j'ai vu, je ne suis pas très bête, vous savez! Je trouve d'ailleurs très drôles les blagues parisiennes de François... Je trouve surtout quand il fait à une autre personne.

MADELEINE.

Ça n'empêche pas François d'avoir beaucoup d'amitié pour vous.

TEDDY.

Oui, je sais. Nous sommes deux vrais amis. Vous aussi, il vous aime beaucoup, madame.

MADELEINE.

Oh! nous avons été élevés ensemble, comme deux frères. D'ailleurs, c'était moi le plus garçon des deux. C'est toujours François qui faisait le cheval, et moi le cocher.

TEDDY.

Ça ne m'étonne pas. (Brusquement,) Je voudrais être aussi votre ami.

MADELEINE.

Comme ça, tout de suite! Écoutez, c'est très aimable de votre part, mais... il faudrait peut-être attendre que nous nous connaissions davantage.

TEDDY.

Parfaitement. Il faut nous connaître... il faut nous connaître tout de suite. Qu'est-ce que vous pensez de moi?

MADELEINE, riant.

Je ne sais pas encore.

TEDDY.

Si, si, vous le savez, dites.

MADELEINE.

Eh bien, voilà... Vous êtes sûrement quelqu'un de très bien élevé en Amérique.

TEDDY.

Oui, et pas en France.

MADELEINE.

Si; mais pas aussi bien... Parce qu'en France il y a une foule de choses qu'on ne dit pas. Supposez qu'on entre chez des gens et qu'on trouve une vieille pendule... un peu trop neuve... On ne le dit pas. Supposez qu'il y ait trois ou quatre jeunes filles et qu'on les trouve... un peu trop Américaines, on ne le dit pas.

TEDDY.

Oui, évidemment, mais alors on ne dit rien.

MADELEINE.

Si, des choses aimables. Les choses désagréables, on ne les dit qu'à ses très vieux amis.

TEDDY, riant.

Oh! oh! que vous êtes délicieuse, ça, je peux dire, n'est-ce pas? Je ne sors pas de la correction?

MADELEINE.

Non, puisque c'est aimable.

TEDDY.

C'est que, maintenant, vous savez, je me méfie... En entrant, j'aurais dû me méfier. J'avais tellement l'accent américain.

MADELEINE.

Quoi?

TEDDY.

C'est une chose que j'ai remarquée. Quand je ne suis pas à mon aise, j'ai beaucoup d'accent. Et alors, quand j'ai beaucoup d'accent, c'est que je ne suis pas à mon aise. Je dis tout ce qu'il ne faut pas dire... J'ai prouvé aujourd'hui... Jamais je n'avais eu tant d'accent américain.

MADELEINE, riant.

Ça, c'est drôle!

TEDDY.

Ah! je suis content! Je vous fais rire. L'amitié commence.

MADELEINE.

Hé là! hé là! Vous êtes pressé, vous! Mettons la sympathie, c'est déjà beau.

TEDDY, brusquement.

Quel âge avez-vous?

MADELEINE.

Quoi?

TEDDY, très naturel.

Je demande quel âge vous avez.

MADELEINE.

Ah! bien. J'ai exactement vingt-cinq ans deux mois sept jours et...

TEDDY.

Oh! je ne demande pas tant.

MADELEINE, très gentiment.

Eh bien, tenez, monsieur l'Américain, voilà encore une chose qui ne se fait pas beaucoup chez nous. On ne demande pas plus son âge à une femme qu'on ne demande à un monsieur de vous céder sa place à côté d'elle... comme vous avez fait tout à l'heure.

TEDDY.

Ça, je savais. Mais, si je n'avais pas demandé, je n'aurais pas eu la place.

MADELEINE, riant.

Évidemment.

TEDDY, avec beaucoup d'âpreté.

Je voulais la place.

MADELEINE.

Mais vous êtes quelqu'un d'effrayant! Vous savez que vous me faites un peu peur!

TEDDY.

Oh! je ne veux pas vous faire peur, mais je voudrais savoir beaucoup de choses... beaucoup de choses sur vous.

MADELEINE.

Je m'en aperçois.

TEDDY.

Je voudrais tout de suite être votre ami depuis longtemps... Alors, je me dépêche.

MADELEINE.

Ce ne sera pas commode.

TEDDY.

Oh! si, vous allez voir. Combien y a-t-il de temps que vous êtes mariée?

MADELEINE.

Le 7 janvier 1905, à midi.

TEDDY.

Votre mari était déjà député?

MADELEINE.

Oui. M. Didier-Morel avait été élu le 26 mai 1902 par sept mille voix contre trois mille deux cent vingt-cinq à M. Guichard, pharmacien.

TEDDY.

Bravo!... Vous avez voulu être femme d'un député?

MADELEINE.

Naturellement.

TEDDY.

Vous avez pensé que vous seriez heureuse avec cette vie de femme politique?

MADELEINE.

Mais oui, je l'ai pensé et je le pense encore.

TEDDY.

C'est curieux.

MADELEINE.

Pourquoi est-ce curieux?

TEDDY.

Parce que... Je comprends pour M^me^ Roucher, qui a un grand besoin de présidence et qui est, d'ailleurs, une femme magnifiquement organisée... Mais, vous, non.

MADELEINE.

Pourquoi donc, monsieur?

TEDDY.

Parce que vous n'êtes pas du tout une femme pour l'extérieur. Vous êtes une femme pour son mari.

MADELEINE.

Je vous remercie; vous me prenez pour une petite dinde.

TEDDY.

Oh! madame, comment pouvez-vous dire! Je vous considère comme une vraie Française, avec un regard si franc, un sourire si moqueur, et une réserve, une telle réserve de toute sa personne. Tenez, l'autre soir, à cette Boîte à Fursy, je ne savais pas qui vous étiez, mais je vous avais tout de suite mise à part. Et tout à l'heure, quand je vous ai reconnue, j'ai été si content que vous soyez la cousine de François... (Brusquement.) J'aime beaucoup les Françaises. (Sur un mouvement de Madeleine.) Je peux dire, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Ça dépend comme vous l'entendez!

TEDDY.

Oh! les vraies Françaises!... celles qui s'offensent facilement.

MADELEINE.

Ah! bien.

TEDDY.

Je me souviens, madame, la première fois que je suis venu à Paris...

MADELEINE.

Vous étiez déjà venu à Paris?

TEDDY.

Oh! oui, une fois. C'est depuis ce temps-là que je connais les Françaises. J'avais sept ans.

MADELEINE.

Vous aviez une intelligence précoce!

TEDDY.

Je n'ai jamais oublié une petite fille des Champs-Élysées. Je ne la connaissais pas, mais je la rencontrais tous les jours. Elle avait de grands yeux bleus qu'elle posait sur moi avec beaucoup de curiosité... mais d'une façon... si réservée. Un jour, j'ai voulu lui plaire beaucoup; j'ai demandé tout mon argent à la miss et je suis venu aux Champs-Élysées avec une poupée considérable. Tout le monde se moquait de moi. Quand la petite fille est arrivée, j'ai

dit : « Je donne la poupée. » Alors, elle a eu l'air très offensé, elle a écarté la poupée et elle a emmené sa maman sans rien dire... C'était une vraie petite Française.

MADELEINE.

Je vous préviens que ce n'était pas moi! Jamais un petit Américain ne m'a offert de poupée aux Champs-Élysées.

TEDDY.

Vous ne l'auriez pas prise non plus.

MADELEINE.

Non, je ne crois pas... Elle a eu raison, cette gamine, mais, si vous lui aviez offert un jouet d'un sou, elle aurait probablement accepté.

TEDDY.

Oh! l'argent n'avait pas d'importance... L'argent n'a jamais d'importance! quand on est riche...

MADELEINE.

Eh bien! écoutez. Je ne vous connais pas encore beaucoup, mais je commence à comprendre l'amitié que François a pour vous. D'abord, parce que vous êtes très amusant, et, ensuite,

parce que je vous sais beaucoup de gré de n'avoir pas gardé rancune à la petite fille.

TEDDY.

Oh! madame, c'est un souvenir si beau que j'ai gardé!

MADELEINE.

C'est très bien de ne pas être rancunier.

TEDDY.

Je ne suis pas. Tenez, votre mari, tout à l'heure, quand il a su que j'avais acheté le tableau, il m'a fait une tête. Eh bien, je ne lui en veux pas, moi.

MADELEINE.

Ce serait le comble.

TEDDY.

Oh! mais il est parti avec une figure si méchante.

MADELEINE.

Chut! pas de choses désagréables, vous n'êtes pas un assez vieil ami.

TEDDY.

Oh! encore pardon. (Souriant.) Je ne serai jamais bien élevé en France.

(A ce moment, on aperçoit d'Allonne et Bertin qui rentrent dans le salon du fond.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BERTIN, D'ALLONNE, puis DIDIER-MOREL.

D'ALLONNE.

Vous n'avez pas fini vos excuses?

TEDDY.

Pas tout à fait. Encore cinq minutes.

BERTIN, sec.

Nous n'avons plus de cigarettes.

TEDDY, très aimable.

Voulez-vous un bon cigare?

BERTIN.

Merci.

MADELEINE.

Monsieur Bertin, venez un peu près de moi.

BERTIN, à Teddy.

Monsieur... (Lui montrant le canapé.) Vous seriez très aimable de... Je suis désolé de vous reprendre ma place.

TEDDY, jovial.

Bien répliqué. (Se levant brusquement.) Bravo! voilà!

(Il va vers d'Allonne.)

D'ALLONNE, le faisant dégager.

Eh bien! Teddy, vous êtes satisfait de votre visite?

TEDDY.

Très.

D'ALLONNE.

Venez me raconter ça!

(Il l'entraîne à gauche, vers le bureau.)

BERTIN, à Madeleine.

Vous êtes contente de votre tête-à-tête avec le transatlantique?

MADELEINE.

Il est très amusant, vous savez.

(Ils continuent à causer à voix basse.)

TEDDY, qui s'est assis au bureau, à d'Allonne.

Je n'ai jamais rencontré un être aussi séduisant que votre cousine.

D'ALLONNE.

Oh! oh! je vois qu'elle a plus de succès que mes jeunes filles.

TEDDY.

Mon cher, ici il n'y avait qu'une jeune fille.

D'ALLONNE.

Laquelle?

TEDDY, montrant Madeleine qui cause avec Bertin.

Celle-là.

D'ALLONNE.

Mon cher Teddy, c'est extrêmement fin, ce que vous venez de dire.

TEDDY.

Très fin, n'est-ce pas? Alors, j'ai pris une énorme résolution.

D'ALLONNE.

Vous laissez pousser votre moustache.

TEDDY.

François, je vous en prie, ne rigolez pas. C'est une résolution très grave. Je veux me marier.

D'ALLONNE.

Avec qui, bon Dieu?

TEDDY, montrant Madeleine.

Avec elle!

D'ALLONNE.

Avec Madeleine!... Vous voulez vous marier avec Madeleine!... Vous êtes complètement piqué, mon vieux.

TEDDY.

Comment! piqué?

D'ALLONNE.

Est-ce que, par hasard, j'aurais oublié de vous dire qu'elle est mariée?

TEDDY.

Je vous répète que je parle très gravement.

D'ALLONNE.

Vous vous payez ma tête.

TEDDY.

Non, je veux pour femme dans la mairie.

D'ALLONNE.

Chouette! Je serai garçon d'honneur.

TEDDY.

Oh! je sais, c'est une chose très difficile.

D'ALLONNE.

Mais non.

TEDDY.

J'aime les choses difficiles. Vous verrez.

D'ALLONNE.

Écoutez, je vais toujours essayer d'arranger cette affaire-là. Voilà justement mon cousin. Je vais lui en toucher un mot.

TEDDY, effrayé.

Oh! François, vous n'allez pas parler.

D'ALLONNE, se portant vers Didier-Morel qui entre par le salon du fond.

Mais non, voyons.

DIDIER-MOREL, bas.

Il est encore là, votre Américain! Ah! non, assez, mon cher François, j'ai beaucoup d'admiration pour votre talent, mais vrai, une plaisanterie pareille! (Il est redescendu. A Madeleine et à Bertin.) Ah! non. (Montrant Teddy.) Il est assis à votre bureau.

BERTIN.

Il prend une feuille de papier à lettres.

D'ALLONNE, à Didier-Morel.

Vous fâchez pas. Je vais l'emmener.

DIDIER-MOREL.

Voilà qu'il fait sa correspondance chez moi maintenant!

D'ALLONNE, qui s'est rapproché de Teddy.

Et avec ça? Vous n'auriez pas besoin d'un timbre?

TEDDY.

Non, merci, j'écris.... pour la maison! Voilà. J'ai fini. (Il cachette la lettre et se levant.) Allons-nous-en. (A Didier-Morel.) Encore très honoré. Je pense que vous accepterez de venir avec Madame dans la villa que j'ai louée à Deauville.

DIDIER-MOREL.

Vous nous comblez. Nous avons malheureusement pour cet été beaucoup d'engagements antérieurs.

TEDDY.

Oh! on arrangera. Bonjour, monsieur Bertin.

Madame, je vous salue très respectueusement. (Lui tendant le pli.) Vous lirez quand je serai parti.

BERTIN, bas à Madeleine.

Il vous donne une lettre.

D'ALLONNE, sentant le ton froid de la sortie.

Ne vous dérangez pas, cousin, je vais nous reconduire.

(Il sort avec Teddy.)

SCÈNE XVIII

MADELEINE, DIDIER-MOREL, BERTIN.

DIDIER-MOREL, à Madeleine.

Il vous a donné une lettre.

MADELEINE, souriant.

Oui.

DIDIER-MOREL, après avoir lu tout bas.

Ah!

BERTIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

DIDIER-MOREL.

Ce n'est pas possible, c'est un rêve!

MADELEINE.

Quoi?

BERTIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

DIDIER-MOREL.

Ah! ça, c'est fantastique : il offre *la Vierge aux orties* aux Protecteurs du Louvre, un tableau de quatre-vingt mille francs.

BERTIN.

Quel mufle!

DIDIER-MOREL.

Et nous qui avons refusé son invitation à Deauville!... Il faut le rattraper! (Appelant.) Monsieur Kimberley!... (Il revient.) Il est parti!... Quelle bonne journée! quelle bonne journée!... Je vais téléphoner tout de suite à M^me^ Roucher... Ce qu'elle va être contente de moi!

RIDEAU.

ACTE II

Chez Teddy, à Deauville. Le décor représente un grand hall très lumineux dont les vitrages du fond sont praticables, sur la mer. Au premier plan, symétriquement, les portes des appartements; à gauche, celle des invités; à droite, celle de Teddy. Un escalier à droite. Ameublement très américain, d'un confortable luxueux, sans la moindre note de mauvais goût.

SCÈNE PREMIÈRE

TEDDY, CORBETT, DOMESTIQUES AMÉRICAINS, puis D'ALLONNE. Au lever du rideau, un grand diable de valet de chambre américain installe une table au milieu de la pièce. Corbett donne de temps en temps un ordre en anglais. Teddy entre, venant du dehors.

WILLIE.

What are the orders for to-day?

CORBETT.

I don't know. I have not yet seen Mr. Kimberley. Is the lunch ready?

WILLIE.

Yes.

CORBETT.

All right. Here is Mr. Kimberley.

TEDDY, à Corbett.

Beau temps, Corbett?

CORBETT.

Yes! The captain of your yacht...

(Teddy s'installe à table.)

TEDDY.

Français, please, français. Vous me rendez tous les matins mon accent.

CORBETT, avec un accent terrible.

Le capitaine de votre yacht demande s'il peut aller vivre quatre jours dans Paris.

TEDDY.

Comme ça, vous me le rendez encore plus, mon accent! (Imitant l'accent de Corbett.) On ne dit pas : le capitaine de votre yacht. (Avec un accent

presque aussi prononcé.) On dit : le capitaine de votre yacht... Ça ne fait rien... Pourquoi veut-il aller dans Paris? Paris est ici maintenant, à Deauville.

CORBETT.

Il veut connaître le Moulin-Rouge et le Tombeau de Napoléon.

TEDDY.

Bien, bien... Il peut... Accordé... (Pendant qu'on lui glisse encore un plat.) Rien d'autre?...

CORBETT.

Le professeur de boxe est venu; il a dit qu'il reviendrait avant midi.

TEDDY.

Bien... Rien d'autre, Corbett?

CORBETT.

Rien.

D'ALLONNE, entrant.

Eh bien! ça va, cet appétit?

TEDDY.

Bonjour, cher ami... Asseyez-vous, mangez...

D'ALLONNE.

Merci... j'ai pris le thé dans ma chambre.

TEDDY.

Mauvaise habitude.

D'ALLONNE, à Teddy qui continue à dévorer.

Teddy, vous m'emplissez d'admiration.

TEDDY.

Pourquoi?

D'ALLONNE.

Parce que vous en avez, une santé.

TEDDY.

J'ai un bon appétit.

D'ALLONNE.

Une santé surtout... Ah! vous l'avez, le sourire! Quand je pense à votre entrée, il y a un mois, chez les Didier-Morel! La suée que vous m'avez fait prendre de cinq heures quinze à six heures douze! Et, aujourd'hui, tous ces gens vous adorent.

TEDDY.

Ils sont tous ici chez moi dans ma villa, comme j'avais dit.

D'ALLONNE.

Et ils vous appellent tous par votre petit nom.

SCÈNE II

TEDDY, D'ALLONNE, MADELEINE.

MADELEINE, entrant, à Teddy.

Bonjour, Teddy.

TEDDY.

Oh! déjà levée! C'est bien, ça, madame!

MADELEINE, à d'Allonne.

Bonjour, François.

D'ALLONNE.

Guillaume va bien depuis hier soir?

MADELEINE.

Je ne sais pas, je pense... Je ne l'ai pas encore vu ce matin.

TEDDY, souriant.

Vous allez vous promener?

MADELEINE.

Oui... Ah! Voilà le courrier. Une seule pour moi?

ALINE.

Une seule, oui, madame.

MADELEINE, montrant sa lettre à Teddy.

La lettre de papa.

TEDDY.

Tiens, j'en ai une aussi, moi, de mon papa!

MADELEINE.

Vous permettez?

D'ALLONNE.

Vous permettez?

TEDDY.

Vous permettez? (Jovial.) On se permet tous.

(Et ils se mettent à lire leur correspondance.)

MADELEINE.

François, papa arrive après-demain

D'ALLONNE.

Chouette!

TEDDY.

Je vais faire préparer l'appartement.

MADELEINE.

Non, papa m'écrit qu'il a retenu une chambre à l'hôtel.

TEDDY.

Oh ! je suis contrarié !... Il me fait injure ! Moi qui aime tant votre papa !

MADELEINE.

Il vous aime aussi beaucoup, beaucoup... mais mon père n'est pas, comme mon mari et Mme Roucher, de ces gens qui acceptent tout ce qui les amuse... même une installation un peu rapide chez un vieil ami du mois dernier.

TEDDY.

Vous êtes méchante.

MADELEINE, très gaiement.

Vous savez bien que non. Et la preuve, c'est que j'ai fait comme eux... Et je me demande par quel miracle !... Car, enfin, je ne donne pas facilement ma confiance, en dehors de mon père et de François. Mais avec vous ç'a été plus fort que

moi, il ne me viendrait même pas à l'idée de vous appeler monsieur Kimberley... vous avez tout de suite été pour moi Teddy, mon ami Teddy... voilà, c'est comme ça!

TEDDY.

C'est comme ça...

MADELEINE.

Vous avez de bonnes nouvelles de votre papa?

TEDDY.

Très bonnes. Il va marier mon frère.

MADELEINE.

Et vous n'y serez pas?

TEDDY.

Non.

MADELEINE.

Vous êtes brouillés?

TEDDY.

Oh! non! C'est mon frère que j'aime le mieux des sept... mais, en ce moment, j'ai une grande affaire.

MADELEINE.

Eh bien, écoutez, on ne dirait pas.

TEDDY.

Oh! si, si, une très grande affaire. Je ne peux absolument pas quitter la France... Je vous raconterai plus tard.

MADELEINE.

Bien... bien... quand vous voudrez... (Très gentiment.) Au revoir, Teddy!

TEDDY.

Voulez-vous que je vous accompagne?

MADELEINE.

Non, non, merci... je ne resterai pas longtemps... j'ai trouvé un coin à moi, pas loin d'ici, où j'ai la mer pour moi toute seule. Il y a une vieille carcasse de bateau... je m'assois là dedans; je suis à l'ombre... Je vois l'eau, le ciel... je ne vois plus Deauville.

TEDDY.

J'aime beaucoup que vous n'aimiez pas Deauville.

MADELEINE, ironique et affectueuse.

Vous êtes un rêveur, Teddy! C'est mauvais, ça.

(Elle s'approche de d'Allonne pour lui dire au revoir.)

D'ALLONNE.

Ah! dis donc, Madeleine! j'ai une lettre de Bertin.

MADELEINE, émue, avec un sursaut.

Ah!

D'ALLONNE.

Le pauvre type! Il la trouve un peu chaude... Madrid en plein mois d'août! Tu ne t'es vraiment pas donné beaucoup de mal pour le faire rester à Paris.

MADELEINE.

Il avait besoin de changer d'air.

D'ALLONNE.

Faut-il lui écrire ça de ta part?

MADELEINE.

Ah! François, je t'en prie, tiens-toi tranquille.

D'ALLONNE.

Qu'est-ce qui te prend?

MADELEINE.

Rien du tout. Tu m'agaces!... Ne t'occupe donc pas des affaires de Bertin, ni des miennes. (En sortant, avec un gentil geste de la main.) Au revoir, Teddy!

SCÈNE III

TEDDY, D'ALLONNE.

D'ALLONNE.

Qu'est-ce qu'elle a encore? Ce qu'elle est nerveuse, ce matin!

TEDDY.

Elle est très gentille.

D'ALLONNE.

Vous trouvez, vous! Eh bien, pas moi! Elle devient tout à fait insupportable!

TEDDY.

Elle est très gentille.

D'ALLONNE.

Elle est odieuse! Elle vous attrape sans qu'on sache pourquoi!... Vous avez vu ça... Ah! non, elle exagère! Ce n'est pas ma faute si cet imbé-

cile de Didier-Morel se rend ridicule avec Mme Roucher!

TEDDY.

Vous trouvez qu'il se rend ridicule?

D'ALLONNE.

Qu'est-ce qu'il vous faut, alors!... Il s'exhibe toute la journée avec elle! On les rencontre du matin au soir, dans la rue de Paris, qui roucoulent, qui se font les yeux blancs! Ce qu'on peut se payer la tête de ma famille, cette année, sur les planches! Ah! ça, il n'y a pas d'erreur! C'est la rigolade de la saison! Si encore cette andouille était son amant!... Mais non, il se contente d'en avoir l'air.

TEDDY.

Vous croyez que votre cousine est jalouse?

D'ALLONNE.

Jalouse, non... mais elle commence à s'agacer.

TEDDY.

Vraiment, vous croyez?

D'ALLONNE.

Enfin, hier soir, avec Mme Roucher, elle a été presque malhonnête.

TEDDY.

Je n'ai pas remarqué.

D'ALLONNE.

Oh! vous, parbleu! vous ne voyez rien...

TEDDY, malicieux.

Vous croyez, François?

D'ALLONNE.

Pourvu que Madeleine soit gentille avec vous!... Mais je la connais, moi! Et je commence à être inquiet... Je vous assure, Teddy, ça va très mal.

TEDDY, souriant.

Oui, ça va très mal.

D'ALLONNE.

Très, très mal,

TEDDY, de plus en plus souriant.

Oui, très, très mal.

D'ALLONNE.

Vous dites ça avec un air ravi.

TEDDY.

Je suis très content, ça va très bien.

D'ALLONNE.

Qu'est-ce qui va très bien?

TEDDY.

Mon mariage avec votre cousine.

D'ALLONNE.

Encore! Ah! non! Teddy, c'est une blague! vous ne parlez pas sérieusement!

TEDDY.

Très sérieusement.

D'ALLONNE.

Ah! non, mon vieux! J'avoue que le premier jour, avec votre air décidé, vous m'aviez fichu un peu le trac, — on ne sait jamais avec vous autres, Américains! — mais je vous ai observé avec Madeleine, et j'ai été tout de suite rassuré.

TEDDY.

Pourquoi?

D'ALLONNE.

Parce que vous avez toujours eu avec elle une attitude très nette, très franchement amicale.

TEDDY.

Naturellement!

D'ALLONNE.

Vous n'avez jamais essayé de lui faire la cour...

TEDDY.

Pourquoi faire?

D'ALLONNE.

Dame! Si vous aviez voulu l'épouser! Quand on veut épouser une femme mariée, il faut bien commencer par devenir son amant.

TEDDY, offensé.

Oh! François, pour qui me prenez-vous? Je ne fais pas la cour à une femme que je veux épouser... tant qu'elle n'est pas libre.

D'ALLONNE, stupéfait.

Vous pensez vraiment à épouser Madeleine!

TEDDY.

Je ne pense qu'à ça... C'est ça, ma grande affaire.

D'ALLONNE.

Ah! mon pauvre Teddy!

TEDDY.

Pourquoi : mon pauvre Teddy? Vous ne seriez

pas content, François, si je devenais votre cousin?

D'ALLONNE.

Si, mais...

TEDDY.

Vous n'auriez pas confiance en moi pour rendre votre cousine très heureuse?

D'ALLONNE.

Si, mais...

TEDDY.

Vous ne croyez pas que M. Didier-Morel n'est pas du tout un mari pour elle?

D'ALLONNE.

Si, mais...

TEDDY.

Eh bien, alors, François, soyez tranquille, j'épouserai votre cousine, vous verrez... ça va très bien, François. Je suis très content... J'ai eu une bonne idée, n'est-ce pas, de faire venir ici M^me^ Roucher?

D'ALLONNE.

Comment, une bonne idée?

TEDDY.

Oui, j'étais sûr de ce qui arriverait... J'avais

remarqué, à Paris, beaucoup de choses... Et encore, à Paris, ils étaient gênés.

D'ALLONNE.

Qui?

TEDDY.

Votre cousin et Mme Roucher... Ici, à la campagne, ils sont tout le temps ensemble, et, vous voyez, déjà votre cousine est nerveuse.

D'ALLONNE.

Ecoutez, Teddy : vous êtes effrayant!

TEDDY.

Qu'est-ce que je fais, François?... Je ne fais rien, je regarde. Je suis une bonne maîtresse de maison : j'ai invité ensemble, à la campagne, deux personnes qu'on invite toujours ensemble à Paris.

D'ALLONNE.

Ah!... vous espérez une catastrophe.

TEDDY.

Non, j'espère le bonheur de tout le monde! Je veux faire le bonheur de tout le monde.

D'ALLONNE.

Enfin, vous ne supposez tout de même pas que Didier-Morel et M^me^ Roucher...

TEDDY.

Je ne suppose rien, François, je regarde.

D'ALLONNE.

Mais Didier-Morel et M^me^ Roucher, ce n'est pas un homme et une femme!

TEDDY.

Qu'est-ce que c'est donc?

D'ALLONNE.

C'est un groupe parlementaire!... Ah! la! la! Je connais mon bonhomme, il ne se sert d'elle que pour sa situation.

TEDDY.

Oui, mais il y a aussi M^me^ Roucher, et, quand une femme fait quelque chose pour un homme, vous pouvez être sûr qu'elle a envie que cet homme fasse aussi quelque chose pour elle... Ça va très bien, François, ça va très bien.

D'ALLONNE.

Acré! Acré! les tourtereaux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME ROUCHER, DIDIER-MOREL.

D'ALLONNE.

Bonjour, Guillaume.

TEDDY.

Vous avez bien dormi?

DIDIER-MOREL.

Oh! moi, à merveille. Mais M^me^ Roucher me disait justement que l'air de la mer...

MADAME ROUCHER.

Oui, j'ai été un peu oppressée toute cette nuit... Mais ce n'est rien.

DIDIER-MOREL.

Nous allons faire un tour... Ah! pendant que nous sommes tous réunis, quel est le programme de la journée?

TEDDY, à Mme Roucher.

A vos ordres, madame.

MADAME ROUCHER.

Notre cher député avait une idée.

DIDIER-MOREL.

Oui, je vous invite tous à déjeuner à l'auberge de Guillaume-le-Conquérant.

D'ALLONNE.

Guillaume chez Guillaume!

MADAME ROUCHER.

Il a constamment des trouvailles.

D'ALLONNE, bas, à Teddy.

Mais c'est qu'il a vraiment l'air épanoui!

DIDIER-MOREL, à Teddy.

L'endroit est amusant, avec un cachet artistique... Vous verrez là de vieux meubles... de vieux bahuts.

D'ALLONNE.

De vieilles pendules.

TEDDY.

Parfait! Je vais donner des ordres pour les autos...

(Teddy sonne.)

MADAME ROUCHER, riant, à Teddy.

On va en auto ouverte, n'est-ce pas?

DIDIER-MOREL, empressé.

Oh! oui, mais, avec le soleil, vous prendrez une ombrelle, je vous en prie, une ombrelle... D'ailleurs, je vous l'apporterai moi-même. (Le domestique paraît avec Corbett. Le domestique cause avec Teddy, accompagné de d'Allonne. Un instant après, le domestique vient installer du porto sur une petite table.) Ce brave Teddy! C'est à lui que nous devons de goûter une intimité tellement exquise! Cette vie commune de tous les instants rapproche si bien les intelligences qui sont faites pour se comprendre... A Paris, on ne se connaît pas...

MADAME ROUCHER.

On ne soupçonne pas la sensibilité profonde

des gens. Ainsi, vous! je ne vous avais jamais vu qu'en redingote, préoccupé, nerveux... Ici, vous êtes dispos, léger, souriant : vous êtes en veston, et vous avez une cravate qui vous sied à ravir.

DIDIER-MOREL.

Nous l'avons choisie ensemble.

MADAME ROUCHER.

Rue de Paris... Ah! cette vie dans la nature, loin de tout!

DIDIER-MOREL.

Loin de la politique.

MADAME ROUCHER.

Ah!

TEDDY, à d'Allonne.

Regardez, Francois : ils n'ont pas l'air heureux, ces deux-là?

MADAME ROUCHER, saisie d'une idée brusque.

A propos, avez-vous pensé à féliciter le ministre du Travail pour le mariage de son fils?

DIDIER-MOREL.

J'avoue que je n'ai pas osé. Un fils naturel! C'est si délicat!

MADAME ROUCHER.

Raison de plus, mon ami! Il y a un tas d'imbéciles qui n'oseront pas.

DIDIER-MOREL.

Les idiots! Je vais lui envoyer une dépêche.

MADAME ROUCHER.

Non, ça, c'est exagéré... mais écrivez-lui tantôt, sans faute.

DIDIER-MOREL.

Je n'y manquerai pas. Vous êtes une femme admirable.

MADAME ROUCHER.

Écoutez, nous serions tout de même mieux dehors, il fait si bon!

DIDIER-MOREL.

Oui, allons sur la route de Bénerville... à notre petit cabaret.

TEDDY, au moment où ils vont sortir.

Vous ne voulez pas prendre un verre de porto avec nous, madame?

MADAME ROUCHER.

Non, non, merci...

TEDDY, insistant.

Un verre pour deux?

MADAME ROUCHER.

Plus tard... quand nous reviendrons!

(Elle sort, suivie de Didier-Morel.)

SCÈNE V

TEDDY, D'ALLONNE.

D'ALLONNE.

Il n'y a pas d'erreur! Elle ne pense qu'à se cavaler. (Imitant la sortie empressée de Didier-Morel.) Et cet autre crétin qui lui trotte au derrière!... Il n'est pas levé, il faut qu'il la sorte!... Ah! il en a une envie de se montrer avec elle, rue de Paris!

TEDDY.

Oh! non, pas à cette heure-ci!... Le matin, ils ne vont pas rue de Paris : il n'y a pas encore assez de monde.

D'ALLONNE.

Où vont-ils?

TEDDY.

Ah! voilà!

D'ALLONNE.

Dites-le donc!

TEDDY.

C'est un secret... Je ne peux pas dire à vous, le cousin.

D'ALLONNE.

Allons, Teddy, vous avez fini de m'acheter!... Où vont-ils?

TEDDY.

Pas très loin... Eux aussi, ils ont un petit coin, au bord de la mer.

D'ALLONNE.

Non?

TEDDY.

Oh! un petit coin très convenable : un petit cabaret sur la route de Bénerville. Il y a une tonnelle avec beaucoup de feuillage pour le roucoulement.

D'ALLONNE.

Naturellement! ce qui peut se faire de plus bête.

TEDDY.

Oh! hier soir, ils ont fait une chose encore

plus bête... Mais je ne peux pas dire à vous, le cousin.

D'ALLONNE.

Ah! non, assez de bateaux! Vous commencez à m'ennuyer avec votre « cousin ».

TEDDY.

Ils sont sortis dans le jardin, au clair de la lune, quand tout le monde a été couché.

D'ALLONNE.

Ah! les gourdes!... Je commence à croire que c'est sérieux. Ils finiront par se faire pincer par Madeleine... Mais je suis un idiot de marcher! Ce n'est pas possible!

TEDDY.

Je dis : je prouve... Venez avec moi. (Il sonne.) Je vais prouver tout de suite. (Au domestique qui entre.) Donnez mon chapeau gris... Appelez M. Corbett.

(Le domestique sort.)

D'ALLONNE.

Ah! mon vieux, si je les trouve sous la tonnelle!...

TEDDY.

François, je ne vous emmène pas... (Au domes-

tique qui revient avec le chapeau gris.) Emportez le chapeau.

D'ALLONNE, le coiffant de force.

Teddy, je vous en prie... gardez le chapeau... On y va.

TEDDY.

Alors, vous promettez... vous passez avec moi sur la route... vous ne dites pas : « Ah! quel heureux hasard! » Vous ne regardez même pas.

D'ALLONNE.

Quoi?

TEDDY.

Vous voyez seulement... C'est promis?

D'ALLONNE.

Juré.

TEDDY, à Corbett qui vient d'entrer.

Les deux grosses voitures pour midi, n'est-ce pas?... Passez, François! Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que ça va être une bonne journée! (Très gai, avec éclat, dans la sortie.) Good by, Corbett!

SCÈNE VI

CORBETT, ALINE, DIVERS DOMESTIQUES, puis BERTIN.

ALINE.

Comme il est gai, aujourd'hui, le patron!

CORBETT.

Yes. (La lutinant.) Moi aussi, je suis gai.

ALINE, se dégageant.

Ah! non, à bas les pattes! (Entre le domestique américain, qui, sur les ordres donnés en anglais par Corbett, se met à arranger la pièce.) Et dire qu'ils se comprennent tous entre eux!... (A Corbett, de la fenêtre.) Dites donc, monsieur Corbett, vous connaissez ce monsieur qui vient dans l'allée?...

CORBETT.

Non, ce n'est pas un Américain.

ALINE.

Possible... mais c'est M. Jacques Bertin... un rudement joli homme!

CORBETT.

Ah! petite Française, vous ne pensez qu'aux garçons.

ALINE.

Les Anglaises aussi, mais elles ne le disent pas.

BERTIN, entrant.

M. Didier-Morel?

CORBETT.

Il est sorti.

BERTIN.

Ah! C'est ennuyeux!

ALINE, très aimable.

Monsieur serait venu seulement dix minutes plus tôt.

BERTIN.

Et M^me^ Didier-Morel?

CORBETT.

Elle est sortie aussi.

ALINE.

Madame sort très souvent seule, le matin... Si Monsieur veut l'attendre.

BERTIN, en hésitant.

Non, merci... je reviendrai... Vous ne savez pas dans quelle direction Madame est allée?

ALINE.

Non, monsieur... Ah! voilà Madame!...

SCÈNE VII

BERTIN, MADELEINE.

BERTIN, avec beaucoup d'aisance.

Bonjour, chère amie.

MADELEINE, stupéfaite et agressive.

Comment! vous ici!

BERTIN.

Oui, j'ai obtenu un congé de trois semaines.

MADELEINE.

Et vous venez le passer à Trouville?

BERTIN, souriant.

Naturellement, puisque vous y êtes.

MADELEINE, éclatant.

Ah! non!... Je ne vous ai pas fait nommer à Madrid pour vous retrouver à Deauville!

BERTIN.

Ah! c'est à vous que je suis redevable de ce magnifique avancement?

MADELEINE.

J'espère que, maintenant au moins, vous comprendrez ce que je vous ai dit et redit sur tous les tons; j'en ai assez!... j'en ai assez!... j'en ai assez!...

BERTIN, très calme.

Bien... L'air de la mer ne vous réussit pas... Entendu, madame! Vous ne me verrez plus.

(Il salue pour prendre congé.)

MADELEINE, l'arrêtant.

Alors, vous allez rester à Trouville pendant trois semaines?

BERTIN.

Il faut bien, maintenant... ma vie est organisée... j'ai accepté pas mal d'invitations...

MADELEINE.

Eh bien! ça va être gai!...

BERTIN.

Je vous remercie.

MADELEINE.

Je vous rencontrerai dix fois par jour, en complet de tennis, votre raquette sous le bras, en train de faire le paon au milieu d'une bande de pintades, avec cet air content de vous que vous avez en ce moment, tenez, et qui m'exaspère!

(Elle passe.)

BERTIN, en souriant.

Écoutez, je vais être très gentil : je vous promets que, pendant ces trois semaines, vous ne me rencontrerez pas une seule fois avec une femme...

MADELEINE.

Vous!

BERTIN.

Oui, moi, parfaitement!... Je ne sortirai qu'avec des jeunes filles...

MADELEINE.

Comme ça vous ressemble!

BERTIN.

Mais pourquoi pas? Au moins, on peut causer avec les jeunes filles... On peut prononcer le mot amour sans se faire envoyer en Espagne.

MADELEINE.

Oui, mais alors on s'expose à épouser.

BERTIN.

Eh bien, mais... si vous continuez à me repousser, il faudra bien que je cherche une jeune fille qui...

MADELEINE, très brusque.

Vous parlez sérieusement?

BERTIN.

Très sérieusement.

MADELEINE, vivement.

Ah! non, ça, c'est trop fort! Vous pensez à épouser une jeune fille, maintenant, quand depuis trois mois vous ne perdez pas une occasion de me répéter que vous m'adorez!

BERTIN.

Il ne tient qu'à vous que je renonce au mariage.

MADELEINE.

Merci bien! Non, non, mariez-vous, mon ami, je vous en prie! Mariez-vous le plus vite possible! Il ne manque pas de jeunes filles ici!

Tenez, Juliette Dornoy, qui est à Hennequeville... C'est tout à fait une femme pour vous!

BERTIN.

Elle a de jolis yeux, une jolie taille...

MADELEINE.

Et une jolie fortune... Et vous lui plaisez!... Je le sais par Francine... Je vous passe le renseignement... C'est un petit être sec et pratique... Elle vous comprendra à merveille!... Je vous souhaite qu'elle vous rende très heureux et qu'elle vous donne beaucoup d'enfants... Maintenant, au revoir! Je crois que cette fois nous n'avons plus rien à nous dire...

BERTIN.

Si!... J'ai encore une chose à vous dire.

MADELEINE.

Laquelle?

BERTIN, sûr de lui.

Vous êtes très amoureuse de moi.

MADELEINE.

Quoi?... Non, je ne suis pas amoureuse de vous, non, je ne suis pas amoureuse de vous!...

Je vous défends de dire une chose pareille!... Enfin, c'est insensé!... Quand je passe mon temps à vous mettre à la porte!...

BERTIN.

Parce que vous êtes très amoureuse de moi.

MADELEINE.

Vous êtes à gifler! Ce n'est pas vrai!... Laissez-moi, à la fin! Allez-vous-en! Je le sens bien, que je ne vous aime pas! Je n'ai pas assez confiance en vous pour ça.

BERTIN.

Il n'y a pas besoin d'avoir confiance... Au contraire!... Voyons, Madeleine, ne vous défendez pas! Ce serait trop bête, de me repousser!... Quand on a un mari comme le vôtre, on a le droit de prendre un amant, on a même le devoir de prendre un amant!

MADELEINE.

Que voulez-vous dire?

BERTIN.

Ce que tout le monde dit. Votre mari se rend ridicule avec M^me^ Roucher. On ne voit

qu'eux dans les rues. Il porte l'ombrelle et le petit sac; et elle lui choisit ses cravates.

MADELEINE.

Comment?

BERTIN.

Mauves... C'est la fable de Trouville! On prend des instantanés sur leur passage. On en faisait circuler de table en table, hier, au Métropole, pendant le dîner.

MADELEINE.

Ah! c'est à ce point-là?...

BERTIN.

Ils sont grotesques!... Vous ne pouvez pourtant pas continuer cette vie sans amour, sans tendresse, sans joie... Ça ne se fait plus, ces choses-là!

MADELEINE.

Taisez-vous, n'abusez pas de ce que je suis troublée, désemparée... Je vous l'ai dit si franchement il y a un mois : je ne suis pas une femme pour adultère, et, comme je ne peux pas faire que je ne sois pas mariée...

BERTIN.

Ça, naturellement, c'est impossible! Vous

êtes mariée, n'est-ce pas? vous êtes mariée... Je ne vous le reproche pas...

MADELEINE.

Oh! je m'en doute!

BERTIN.

Pourquoi me dites-vous ça?... Je suis désolé, tout à fait désolé...

MADELEINE.

Je ne vous crois pas.

BERTIN.

Vous avez tort... Je vous assure, c'est une fatalité! Chaque fois que j'aurais désiré épouser une femme, elle est mariée.

MADELEINE.

Ce n'est pas ma faute!

BERTIN.

La mienne non plus... Dites que vous m'aimez, Madeleine, dites-le.

MADELEINE.

Non, non, laissez-moi.

BERTIN.

Je vous aimerai tant... Je saurai si bien... Vous verrez! Si nous étions seuls, je saurais vous convaincre; mais ici, dans cette pièce à jour où il n'y a que des fenêtres et des portes vitrées, je suis obligé de vous dire de loin ce qu'il faudrait vous dire de tout près, à l'oreille, ce que je n'aurais pas besoin de dire sur vos lèvres... Vous m'aimez, je vous assure que vous m'aimez.

MADELEINE, défaillante, puis se ressaisissant.

Non, allez-vous-en... Je ne vous aime pas... Je ne veux pas... Je ne serai jamais votre maîtresse, vous m'entendez bien, jamais, jamais!

BERTIN, toujours guettant.

Je vous aime, Madeleine, je vous désire. (Brusquement, en apercevant Teddy.) Ah! quelqu'un! (A voix haute, et très naturel.) Je suis tout à fait de votre avis, madame, je trouve cette villa délicieuse.

SCÈNE VIII

MADELEINE, BERTIN, TEDDY.

TEDDY.

Tiens, monsieur Bertin! Vous n'êtes donc pas à Madrid?

BERTIN.

Non. Vous voyez.

TEDDY.

Bravo!

BERTIN, regardant le paysage.

Quelle vue admirable, cher monsieur!

TEDDY.

Oui, n'est-ce pas? J'ai fait abattre quelques arbres qui gênaient. Maintenant, de toutes les fenêtres on voit la mer.

BERTIN.

Je serais presque tenté de dire qu'on la voit trop. Mais, à vous, il vous faut tout l'horizon.

TEDDY.

Oui, à nous, il nous faut tout.

BERTIN.

Tout ou rien.

TEDDY.

Non, pas : ou rien!... Pourquoi : ou rien? Tout!

BERTIN, avec ironie.

Je vous félicite.

MADELEINE.

Monsieur Bertin est, je crois, un peu pressé.

BERTIN.

Oui, précisément, je dois déjeuner avec le duc de Brenne, et je dois le retrouver à onze heures.

TEDDY.

A bientôt, monsieur Bertin.

BERTIN, à Madeleine.

Madame...

MADELEINE.

Malheureusement, nous ne verrons pas beaucoup M. Bertin... Il m'a prévenue... Il est à Trouville pour peu de temps, et il est très pris.

BERTIN.

Oh! je trouverai bien moyen de vous voir souvent tout de même.

MADELEINE.

Non, non, je vous en prie... Ne vous croyez pas obligé...

BERTIN, souriant.

A très bientôt, madame.

(Il sort.)

SCÈNE IX

TEDDY, MADELEINE.

TEDDY.

Qu'est-ce que M. Bertin vous a fait?

MADELEINE.

Mais rien.

TEDDY.

Si, si, je connais votre figure... Vous ne voulez pas dire à votre ami Teddy?

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Je n'ai rien à vous dire... J'ai des fourmis...

TEDDY.

Quoi? des fourmis?

MADELEINE.

Oui, enfin, je suis agacée.

TEDDY.

Pourquoi?

MADELEINE.

Ce sont des choses... des choses que j'ai apprises sur mon mari et sur M^me^ Roucher.

TEDDY.

Ah! très bien.

MADELEINE.

Vraiment ils exagèrent... Je ne suis pas idiote! Vous pensez bien que je m'étais aperçue depuis longtemps de cette intimité ridicule; mais, avec leur manie de toujours sortir ensemble, ils sont devenus la fable de Trouville!

TEDDY.

Oui.

MADELEINE.

On prend des instantanés sur leur passage. On finira par en faire des cartes postales.

TEDDY.

Je vois que M. Bertin n'a pas été discret... Il est donc amoureux de vous?

MADELEINE.

Vous êtes fou, Teddy, complètement fou!

TEDDY.

Pourquoi? Ça n'est pas extraordinaire que M. Bertin soit amoureux de vous... Il est amoureux de toutes les femmes.

MADELEINE.

Qui est-ce qui vous a dit ça?

TEDDY.

Mais personne... Ça se voit!... Il a un sourire tellement satisfait... Il dit des petites choses avec des grands yeux, en montrant presque toutes ses dents... Il est très amusant!

MADELEINE.

Vous trouvez?

TEDDY.

Mais oui.

MADELEINE.

Je ne trouve pas, moi...

TEDDY.

Mais si, je vous assure, il est très amusant...

D'ailleurs, ça n'a pas d'importance que M. Bertin soit amoureux de vous.

MADELEINE.

Pourquoi donc?

TEDDY.

Parce que vous n'êtes pas, vous, une de ces Parisiennes qui peuvent mentir, se cacher, avoir deux visages et deux chambres... chez deux hommes différents!

MADELEINE.

Oh! ça, non!

TEDDY.

Je sais... je sais très bien... Vous n'avez pas besoin de me le dire.

MADELEINE.

Tout de même, j'en ai assez, mon bon ami Teddy, j'en ai assez de la vie absurde que je mène... Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je vous dis tout ça.

TEDDY.

Si, si, dites...

MADELEINE.

Mais il me semble que je peux avoir confiance en vous.

TEDDY.

Oui, vous pouvez.

MADELEINE.

C'est vrai, aussitôt que vous arrivez, je me sens soutenue, et alors je suis plus forte, il me semble que la vie n'oserait plus me faire du mal et que vous écarteriez avec vos bras robustes tout ce qui ne serait pas mon bonheur.

TEDDY.

Oui.

MADELEINE.

Je suis contente de vous avoir près de moi... Voyons, Teddy, je ne peux pourtant pas continuer cette existence sans amour, sans tendresse, sans joie!

TEDDY.

Non, il faut de l'amour, il faut de la tendresse, il faut de la joie!

MADELEINE.

Accepter les choses, se résigner! Non.

TEDDY.

Non... Se résigner, c'est trop facile.

MADELEINE.

Je suis honnête, mais je ne suis pas résignée.

TEDDY.

Très bien... Après?

MADELEINE.

Comment, après?

TEDDY.

Oui, continuez... Allez, agissez, il faut agir...

MADELEINE.

Agir! Agir! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse?... Jamais, jamais je ne m'étais rendu compte, comme ici, qu'il n'y a rien de commun entre mon mari et moi.

TEDDY.

Oui, ici, vous vous rendez bien compte.

MADELEINE.

Il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement.

TEDDY.

N'est-ce pas?

MADELEINE.

Nous passons des journées entières sans nous voir... Ah! vous en avez eu une idée d'inviter M^me^ Roucher.

TEDDY.

Oui, j'ai eu une idée.

MADELEINE.

Mes compliments!

TEDDY.

Vous n'êtes pas jalouse de votre mari?

MADELEINE.

Jalouse! Moi? Ah! non! sûrement non! je n'en suis plus là! De ce côté-là, d'ailleurs, je suis bien tranquille!

TEDDY.

Vous croyez!

MADELEINE.

Que voulez-vous dire?

TEDDY.

Mais rien... je ne dis rien... madame... Je ne suis pas comme M. Bertin, je parle en général...

MADELEINE.

Quand on dit une chose en général, on pense toujours à une chose en particulier... Vous ne supposez tout de même pas, Teddy, que mon mari et Mme Roucher...

TEDDY.

Je ne suppose rien, madame, absolument rien.

MADELEINE.

Mais voyons, Teddy, c'est fou ce que vous dites!

TEDDY.

Mais, encore une fois, je ne dis rien.

MADELEINE.

Je connais mon mari... Il est maladroit, il se compromet sottement avec Mme Roucher parce qu'il croit qu'elle peut lui être utile... Mais en dehors de sa politique il est bien incapable d'aimer quoi que ce soit.

TEDDY.

Oui, c'est ce que François me disait tout à l'heure.

MADELEINE.

Comment! Vous en avez parlé avec François?

TEDDY.

Naturellement.

MADELEINE.

Mais alors on ne parle que de ça! Vous auriez dû me le dire plus tôt.

TEDDY.

Mais, madame, je n'ai rien à vous dire... je ne sais rien, je ne vois rien, je ne veux rien savoir...

MADELEINE.

Eh bien, pour quelqu'un qui ne veut rien savoir, vous avez une façon de cambrioler les confidences!

TEDDY.

Oh! Je suis un bon cambrioleur! Je n'emporte rien, je prends ce qu'on me donne.

MADELEINE.

Ah çà! si je croyais qu'il y eût quelque chose entre mon mari et M^me^ Roucher...

TEDDY.

Qu'est-ce que vous feriez?

MADELEINE.

Je ne sais pas, mais je serais enchantée... Rien

au monde ne pourrait me faire un plus grand plaisir.

TEDDY.

Et à moi aussi.

MADELEINE.

Comment, et à vous aussi?

TEDDY.

Oui, parce que j'aime beaucoup que vous soyez heureuse... j'aime beaucoup que tout le monde soit heureux... et moi avec...

MADELEINE.

Ah! bien, par exemple, je voudrais voir ça!

TEDDY.

Tenez, les voilà qui reviennent tous les deux... Vous voyez comme ils causent en riant... Ils doivent sûrement parler de politique...

MADELEINE.

Oh! mais, à partir de maintenant... je regarde, moi!

TEDDY.

C'est ça, regardez... Je ne peux pas vous en empêcher!

SCÈNE X

LES MÊMES, DIDIER-MOREL, MADAME ROUCHER, entrant ensemble.

DIDIER-MOREL, à Madeleine.

Bonjour, chère amie.

MADELEINE.

Bonjour, Guillaume.

MADAME ROUCHER.

Quelle matinée admirable!

TEDDY.

Vous avez fait une bonne promenade?

DIDIER-MOREL.

Excellente.

MADAME ROUCHER.

Délicieuse.

MADELEINE, aimablement impertinente.

Ça se voit... Vous avez l'air de deux écoliers qui rentreraient de l'école buissonnière.

MADAME ROUCHER, par convenance.

Qu'elle est amusante!

MADELEINE, toujours impertinente.

N'est-ce pas, madame?

TEDDY, à Didier-Morel et à Mme Roucher.

Nous vous avons cherché tout à l'heure, François et moi, sur la route de Bénerville.

DIDIER-MOREL, gêné.

Mais... nous ne sommes pas allés de ce côté-là.

MADAME ROUCHER.

Nous sommes même allés du côté opposé.

TEDDY.

Tiens! pourquoi du côté opposé?

DIDIER-MOREL.

Mais... je ne sais pas.

TEDDY.

Vous avez eu tort... C'est très joli, la route de Bénerville... Il y a un petit cabaret avec une tonnelle...

MADAME ROUCHER.

Ah!... avec une tonnelle!...

DIDIER-MOREL.

Ce doit être charmant.

TEDDY.

Oui, c'est charmant... François voulait absolument entrer prendre un verre.

DIDIER-MOREL, démonté.

Hein? Quoi?

MADAME ROUCHER, vite et bas, à Didier-Morel.

Ne faites donc pas cette figure.

TEDDY.

Un matin, il faudra que vous y alliez tous les deux... On doit être très bien pour causer politique...

(Il va vers Madeleine.)

DIDIER-MOREL.

Mais certainement!

MADELEINE, à Teddy.

Pourquoi est-ce qu'ils ont l'air gêné comme ça?

TEDDY, à Madeleine.

Ils ont l'air gêné... Vous trouvez?

MADELEINE, à Teddy.

Oh! mais ils deviennent très amusants à regarder.

MADAME ROUCHER, à Didier-Morel.

De l'aisance! De l'aisance!

DIDIER-MOREL, bas à Mme Roucher.

Je vais arranger ça... (Haut à Madeleine en venant vers elle.) A propos, chère amie, vous avez eu la visite de Bertin?

MADELEINE.

Oui.

DIDIER-MOREL.

Je l'ai rencontré qui sortait d'ici... Quel aimable garçon! Intelligent! Distingué! Il vous aime beaucoup. Je l'ai invité à déjeuner à Guillaume le Conquérant.

MADELEINE.

Pour quand?

DIDIER-MOREL.

Pour tout à l'heure, il sera des nôtres.

MADELEINE.

Je croyais qu'il déjeunait avec le duc de Brenne.

DIDIER-MOREL.

J'ai obtenu de lui qu'il se dégageât. Oh! j'ai eu du mal, mais j'y suis arrivé.

MADELEINE.

Je vous félicite... Vous avez une bien jolie cravate, cher ami?

DIDIER-MOREL.

Oui, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Tout à fait dernier cri... Mes compliments... Elle est d'un mauve soutenu!

MADAME ROUCHER.

La couleur à la mode cette saison.

MADELEINE, impertinente.

Vous vous y connaissez donc aussi en cravates, madame?

MADAME ROUCHER, aimable.

Mais comme toutes les femmes, chère petite...
(Elle remonte vers la terrasse. En passant près de Teddy, elle lui glisse à l'oreille.) Elle s'est bien mal réveillée ce matin? Ah! non, Teddy, je suis une bonne femme, mais avouez tout de même que dans ma situation...

TEDDY.

Oui, elle n'est que la femme d'un député : vous avez été la femme d'un président de la République...

(Teddy accompagne Mme Roucher, tandis que Madeleine rappelle Didier-Morel.)

MADELEINE.

Cher ami, quand vous organisez des parties fines, vous pourriez me demander si cela m'amuse.

DIDIER-MOREL.

Cela ne peut vraiment que vous amuser. Guillaume le Conquérant est un endroit délicieux... Il y a de vieux meubles...

MADELEINE.

Et il y aura un vieux tableau.

DIDIER-MOREL, avec un sursaut.

Quoi?...

MADELEINE, souriante.

M^me^ Roucher.

DIDIER-MOREL.

Oh! Madeleine! c'est abominable! Comment pouvez-vous dire une chose pareille!... M^me^ Roucher est une femme exquise... Elle est toute jeune, d'ailleurs; elle a à peine quarante ans.

MADELEINE.

Quarante-deux.

DIDIER-MOREL.

Moi aussi, j'ai quarante-deux ans! Alors, quoi? je suis un vieillard? D'une façon générale, du reste, vous devenez tout à fait irrévérencieuse. Enfin, hier soir, au salon, avec M^me^ Roucher, dans cette discussion sur les loulous et les fox-terriers, vous avez été presque inconvenante! Vous avez pris le parti des loulous avec une violence! J'en étais incommodé. Et tout à l'heure encore, à propos des cravates!... Vous oubliez trop que M^me^ Roucher est une personne éminente, considérable!... Et puis, enfin, ce n'est pas une femme de votre âge!...

MADELEINE.

C'est ce que je vous disais il n'y a qu'un instant...

DIDIER-MOREL.

Comme c'est drôle! Écoutez, Madeleine, faites-moi le plaisir, une fois pour toutes, de ne pas être désagréable avec elle...

MADELEINE.

Oh! soyez tranquille... Je serai très aimable... puisque vous y tenez à ce point-là...

DIDIER-MOREL, se précipitant vers Mme Roucher qui revient avec une brassée de roses.

Oh! les belles fleurs!

MADAME ROUCHER, les lui faisant respirer.

Et quel parfum!

DIDIER-MOREL, le visage dans les roses.

Surtout les roses rouges.

MADELEINE.

Amour ardent.

MADAME ROUCHER, venant vers Madeleine.

Je les ai cueillies pour votre femme; voyez si

je suis gentille. Prenez-en quelques-unes, chère petite.

MADELEINE.

Mais certainement, madame, vous êtes trop bonne! Je les mettrai à ma robe pour faire honneur à votre Guillaume...

MADAME ROUCHER, affolée.

Quel Guillaume?

MADELEINE.

Mais... le Conquérant...

MADAME ROUCHER, rassurée.

Ah! bien!

MADELEINE, souriante.

Oh! vous avez une mine, ce matin!...

MADAME ROUCHER.

Vous êtes trop gentille, chère petite.

MADELEINE, à Didier-Morel.

Vous aussi d'ailleurs.

(Elle rit.)

MADAME ROUCHER.

Qu'est-ce que vous avez?

MADELEINE.

Rien... Je vous demande pardon... mais c'est plus fort que moi... Encore merci, madame... (De la porte.) Oh!... j'allais oublier de vous dire... J'ai beaucoup réfléchi depuis hier soir... Les fox-terriers sont très supérieurs aux loulous... Au revoir, madame!...

(Elle sort en riant.)

SCÈNE XI

DIDIER-MOREL, MADAME ROUCHER.

MADAME ROUCHER.

Qu'est-ce qu'elle a? Qu'est-ce qui la fait rire?

DIDIER-MOREL.

Mais je ne sais pas.

MADAME ROUCHER.

Vous ne trouvez pas, mon cher député, que votre femme est un peu nerveuse depuis quelque temps?

DIDIER-MOREL.

Un peu, oui... L'air de la mer sans doute.

MADAME ROUCHER.

Non, il y a autre chose, il y a autre chose. Qu'est-ce qu'elle a?

DIDIER-MOREL.

Ça, je ne sais pas... Je ne veux pas le savoir... Ma tranquillité avant tout! Mais je suis sûr... qu'elle est nerveuse... C'est inconcevable! Voilà une femme qui a tout pour être heureuse! Je suis plein d'égards pour elle! Je ne manquerais jamais de lui faire un très joli cadeau pour sa fête ou son anniversaire... Je ne parle pas des satisfactions d'amour-propre qu'elle devrait tirer de ma situation parlementaire...

MADAME ROUCHER.

Qui est exceptionnelle.

DIDIER-MOREL.

Exceptionnelle. Elle a tout ce qu'il faut pour être heureuse. Et pourtant elle s'aigrit. Son caractère devient changeant, bizarre... C'est incompréhensible! C'est irritant!

MADAME ROUCHER.

Calmez-vous, mon ami, calmez-vous! Votre femme deviendra peut-être plus raisonnable... ça passera!

DIDIER-MOREL.

Oui, mais si ça ne passe pas! Si ça augmente!

Qu'est-ce que je deviendrai, moi qui ai besoin pour mes innombrables travaux d'une entière sérénité d'esprit?

MADAME ROUCHER.

Il est évident qu'un homme de votre valeur ne doit pas avoir de soucis domestiques... Ce serait désolant... Mais ce ne sera pas... Ça ne peut pas être...

DIDIER-MOREL.

Ah! c'est que moi, vous ne me connaissez pas! Ça, c'est le petit côté de ma nature... Je n'ai que celui-là, mais je l'ai bien!... Aussitôt que j'ai une préoccupation, et plus elle est mesquine, plus elle me poursuit... je rentre dans mon cabinet, je prends ma tête dans mes mains... mon cerveau travaille, travaille... et ne produit plus... C'est un moulin qui tourne à vide... Je ne suis plus moi, je ne suis plus rien...

MADAME ROUCHER, à Didier-Morel.

Je suis là, mon ami, je suis là... Je ne permettrai jamais qu'une belle intelligence comme la vôtre soit diminuée par qui que ce soit.

DIDIER-MOREL.

Merci, amie, merci de tout mon cœur.

MADAME ROUCHER.

Je suis une femme d'action, moi, vous le savez.

DIDIER-MOREL.

Vous êtes une femme unique! pour moi surtout! Vous me comprenez si bien! Ah! mon amie! dès que j'ai une idée, je vous la soumets, je sais tout de suite qu'elle est bonne!

MADAME ROUCHER.

Il y a évidemment entre nous des affinités...

DIDIER-MOREL.

Extraordinaires... Nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations...

MADAME ROUCHER.

Nous avons le même âge. Voilà une chose qui m'a toujours tellement émue que nous ayons le même âge...

DIDIER-MOREL.

C'est un grand malheur que nous nous soyons connus si tard... Vous étiez si bien la femme qu'il me fallait!...

MADAME ROUCHER.

Ça, je crois.

DIDIER-MOREL.

Vous m'auriez fait un salon de premier ordre.

MADAME ROUCHER.

Et une table de première qualité... ce qui a bien aussi son importance.

DIDIER-MOREL.

Oui, enfin avec vous j'aurais été quelqu'un... Et je ne suis rien!

MADAME ROUCHER.

Comment pouvez-vous dire?

DIDIER-MOREL.

Mais non, je suis un petit député comme tant d'autres, qui a épousé bêtement le plus beau parti de sa circonscription! J'en avais comme un pressentiment. Je l'ai assez dit à ma pauvre mère : « On se marie toujours trop tôt, et puis tu me fais épouser une femme trop jeune! » Je le lui ai assez dit! Maintenant il n'y a plus rien à faire! J'ai épousé M^lle^ Verdier, qui a fait un mariage d'amour, elle!... Elle m'aimait, elle m'aime! Elle m'aimera toujours. C'est gai!

MADAME ROUCHER.

Ces grands hommes sont terribles avec les

femmes! Mais je ne savais pas, moi, que la vôtre vous aimait à ce point! Je comprends maintenant pourquoi elle est nerveuse. Elle est jalouse!

DIDIER-MOREL.

De qui?

MADAME ROUCHER.

De moi.

DIDIER-MOREL.

Ah! çà, par exemple, ce serait le comble! Si elle se met à être jalouse!

MADAME ROUCHER.

Mais, mon ami, c'est votre femme, c'est son droit. Et s'il en est ainsi je devrais peut-être écourter mon séjour...

DIDIER-MOREL.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME ROUCHER.

Pour votre tranquillité.

DIDIER-MOREL.

Alors, quoi?... Elle aurait la prétention de me priver d'une intimité qui m'est indispensable. C'est une chose que je n'admets pas, et je vais m'en expliquer avec elle de suite.

MADAME ROUCHER.

Non, mon ami, non. Du calme! du calme! Vous êtes dans un état effrayant! Évitez de voir votre femme en ce moment... Faites ça pour moi, je vous en prie... Allez prendre l'air, mon ami...

DIDIER-MOREL.

Vous avez raison... Vous avez toujours raison.

MADAME ROUCHER.

Et dites-vous bien que ma tendresse n'a jamais été plus grande!...

DIDIER-MOREL, lui prenant la main.

Amie!

MADAME ROUCHER.

Ami.

TEDDY, reparaissant; il tousse.

Hein? Oh! je vous demande pardon... Je ne suis pas indiscret?

(Didier-Morel quitte vivement Mme Roucher pour aller à Teddy.)

DIDIER-MOREL.

Mon cher Teddy, je sortais, j'allais sortir... J'ai besoin de marcher, de rêver un peu à un projet de loi dont la rédaction me tracasse.

TEDDY.

Allez, allez!

MADAME ROUCHER.

Allez réfléchir, mon ami.

TEDDY.

Oui, allez réfléchir... Moi, je vais causer avec M^me^ Roucher.

SCÈNE XII

TEDDY, MADAME ROUCHER.

TEDDY, souriant.

Quelle activité a cet homme!

MADAME ROUCHER.

C'est un homme si intelligent! La première fois que je l'ai entendu parler à la Chambre, — il n'a pourtant dit que des choses insignifiantes, — eh bien, j'ai senti qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand homme d'État.

TEDDY.

Vous êtes sûre qu'il y a l'étoffe?

MADAME ROUCHER.

Oh! sûre!... Je m'y connais... Il est tout à fait au-dessus de la moyenne... Tenez, je peux bien

vous l'avouer entre nous, Teddy, il est très supérieur à mon pauvre président.

TEDDY.

Oui, mais votre président avait une femme exceptionnelle.

MADAME ROUCHER.

Ah! j'avoue qu'il m'a donné beaucoup de mal... Je ne lui retire pas ses qualités. Il avait certainement un bon physique, une belle tête de vieillard... Mais il ne fallait pas lui demander autre chose.

TEDDY.

Didier-Morel a aussi un bon physique.

MADAME ROUCHER.

Bien meilleur. (Un peu gênée.) Mais vous me faites dire des choses effrayantes.

TEDDY.

Je vous fais dire des choses que vous pensez... C'est dommage, hein? madame, qu'il est marié.

MADAME ROUCHER.

Quoi?

TEDDY.

Parce que vous auriez été présidente deux fois avec deux hommes différents.

MADAME ROUCHER.

Quelle horreur!

TEDDY.

C'était une chose superbe qui ne s'est jamais vue en France ni même en Amérique. Vous battiez le record du monde.

MADAME ROUCHER.

Ne dites pas de bêtises... Je vous en prie... Est-ce qu'on pense à des choses pareilles?

TEDDY.

Je connais une personne qui ne songe qu'à ça...

MADAME ROUCHER.

Qui?

TEDDY.

Vous le savez bien... Pas moi!

MADAME ROUCHER.

Moi?

TEDDY.

Vous voyez bien que vous y pensez! Mais c'est lui que je voulais dire... Vous y pensez tous les deux tout le temps, partout, sous la tonnelle du petit cabaret.

MADAME ROUCHER, affolée.

Vous nous y avez vus?

TEDDY.

Oui... Hier soir aussi dans le jardin au clair de la lune.

MADAME ROUCHER.

Vous nous avez vus?

TEDDY.

Oui... et tout à l'heure, ici, quand j'ai toussé, je vous ai vus, oui.

MADAME ROUCHER.

C'est épouvantable! vous nous surveillez?

TEDDY.

Oui, avec beaucoup de sympathie, parce que je trouve que vous êtes si bien faits l'un pour l'autre.

MADAME ROUCHER.

Ah! ça, sûrement!... Il me le disait à l'instant même...

TEDDY.

Alors pourquoi il ne divorce pas?

MADAME ROUCHER.

Vous êtes fou, Teddy! Il est marié.

TEDDY.

Naturellement... Le divorce n'est pas fait pour les célibataires... Il est fait pour remarier ensemble des personnes qui avaient eu tort de se marier séparément.

MADAME ROUCHER.

Vous m'ahurissez, Teddy! Vous avez des idées absurdes.

TEDDY.

Il y a une convenance si parfaite entre vous deux.

MADAME ROUCHER.

Peut-être, mais nous ne sommes pas seuls... Quand je vous disais qu'il est marié... je voulais dire qu'il a une femme...

TEDDY.

Oui. Comme la plupart des gens mariés.

MADAME ROUCHER.

Pauvre petite! Elle aussi, elle l'aime! Elle a fait un mariage d'amour... elle!

TEDDY.

Vous croyez?

MADAME ROUCHER.

Je le crois. Nous ne pouvons pourtant pas la tuer, cette enfant! Nous avons le devoir de résister aux entraînements du cœur! Nous n'avons pas le droit d'oublier qu'au-dessus du cœur il y a la tête.

TEDDY.

Vous êtes une bonne femme, madame Roucher, une très bonne femme... Seulement vous ne voyez pas très clair... C'est vous qui avez observé qu'elle était si amoureuse que ça de son mari?

MADAME ROUCHER.

Non, je n'avais pas remarqué... C'est lui qui me l'a dit.

TEDDY.

Lui non plus, il ne voit pas très clair... Moi, je vois très clair... Elle n'aime pas beaucoup son mari.

MADAME ROUCHER.

Où prenez-vous ça?

TEDDY.

Elle est triste, elle est nerveuse.

MADAME ROUCHER.

Parce qu'elle est jalouse.

TEDDY.

Elle n'est pas jalouse du tout... Seulement elle est très malheureuse.

MADAME ROUCHER.

Avec un homme pareil!... Qu'est-ce que vous dites? Malheureuse, elle! Voyons, Teddy!

TEDDY.

Très malheureuse!... Elle a horreur de la vie qu'elle mène, elle ne s'intéresse pas à toutes ces histoires de ministère.

MADAME ROUCHER.

Ça, c'est vrai qu'elle n'y comprend rien.

TEDDY.

Naturellement!... Elle est une femme toute petite... Lui, c'est un géant! Il est trop grand pour elle. Et ce qu'il y a d'effrayant, c'est qu'il va continuer à grandir. Quand il sera ministre, elle sera encore plus malheureuse.

MADAME ROUCHER.

Pauvre petite! Le jour où il serait président de

la République, la vie deviendrait un enfer pour elle.

TEDDY.

Vous voyez qu'il faut lui épargner ça! C'est une bonne action.

MADAME ROUCHER.

Vous avez raison, mon cher Teddy, vous avez une clairvoyance, un bon sens étourdissants! Mais tout cela est évident! cela crève les yeux. Elle n'est pas heureuse, cette petite! Il n'y a qu'à la voir... Il faut absolument la délivrer.

TEDDY.

Vous êtes une bonne femme, madame Roucher.

MADAME ROUCHER.

Je suis une femme d'action, c'est ma qualité.

TEDDY.

Qu'est-ce que vous allez faire?

MADAME ROUCHER.

Je ne sais pas... mais je vous jure bien que je ferai quelque chose.

TEDDY.

C'est ça, faites quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose.

MADAME ROUCHER.

Ah çà! comptez sur moi! Je suis dans un état de nervosité. (Apercevant Madeleine.) La voilà, vous avez raison, elle a l'air d'une victime. Oui, oui, sûrement... je vais lui parler.

TEDDY.

C'est ça, parlez-lui... adroitement. Je vous laisse... Adroitement!

(Il s'esquive.)

SCÈNE XIII

MADAME ROUCHER, MADELEINE.

MADAME ROUCHER, se précipitant.

Qu'elle est belle! qu'elle est charmante! Oh! c'est mal, vous n'avez pas mis mes roses?

MADELEINE.

Je suis désolée! Figurez-vous, madame. Elles se sont effeuillées... Elles étaient trop mûres.

MADAME ROUCHER, après un sursaut, de nouveau très affable.

Quel délicieux ami que ce Teddy!

MADELEINE, lointaine.

Oui, délicieux.

MADAME ROUCHER.

Et comme la vie est agréable chez lui!

MADELEINE.

Oui.

MADAME ROUCHER, allant vers la baie.

Ce décor est merveilleux! La mer est d'un bleu!

MADELEINE, tout en feuilletant des revues illustrées.

On s'y baignerait.

MADAME ROUCHER.

Qu'elle est amusante! (Venant vers Madeleine, après un temps — de plus en plus aimable.) Savez-vous que j'ai pour vous une sympathie profonde?

MADELEINE.

Vous me comblez, madame.

(Elle se dirige vers le piano. Mme Roucher la suit.)

MADAME ROUCHER.

Et, tenez, je vais être franche... j'ai un tout petit peu de peine de sentir qu'il y a comme un malaise entre nous.

MADELEINE, au piano.

Quelle idée, madame! Je suis on ne peut plus à mon aise avec vous, je vous jure!... vous voyez...

(Elle commence à jouer un air de pantomime anglaise, puis se me

à le fredonner.) Vous connaissez, madame? C'est gentil?

MADAME ROUCHER, très agacée.

Oui, oui!

MADELEINE.

Spirituel, hein?

MADAME ROUCHER.

Oui.

MADELEINE, sur un geste plus violent de Mme Roucher.

Ça se danse, vous savez.

MADAME ROUCHER.

Ma chère petite, je vous en prie, laissez un instant cette musique.

MADELEINE, cessant de jouer.

Vous n'aimez pas, madame?

MADAME ROUCHER.

Si, mais j'ai à vous parler très sérieusement.

MADELEINE, très ironique.

Je vous demande pardon, madame, je ne savais pas... J'ai dû vous agacer beaucoup avec mon petit air.

MADAME ROUCHER.

Venez vous asseoir près de moi.

MADELEINE.

Voilà, madame.

MADAME ROUCHER, se décidant.

Ma chère enfant... Nous sommes femmes toutes les deux.

MADELEINE.

Sûrement, madame...

MADAME ROUCHER.

Qu'elle est amusante! — Je suis votre aînée... vous voyez que je n'y mets aucune coquetterie... je suis votre aînée, c'est entendu... j'ai donc une certaine expérience qui me permet de vous dire certaines choses. (Brusquement.) Ma chérie, je sais que vous n'êtes pas heureuse.

MADELEINE.

Quoi?

MADAME ROUCHER.

Oh! ne m'interrompez pas. Vous pensez bien que pour vous parler comme je fais... il faut que j'aie longuement réfléchi; il y a des nuits que je

retourne ça dans ma tête... Je sais que vous n'êtes pas heureuse.

MADELEINE, souriante.

Mais si...

MADAME ROUCHER.

Mais non... je vous l'affirme, vous n'êtes pas heureuse avec votre mari.

MADELEINE, se levant.

Écoutez, madame, puisque la musique anglaise vous agace, que penseriez-vous d'un peu de Debussy?

MADAME ROUCHER, se montant.

Ne niez pas l'évidence, ma chère enfant! Vous êtes préoccupée, mélancolique : cela crève les yeux... Vous n'êtes pas faite pour la vie que vous menez. Votre mari lui-même s'en rend compte.

MADELEINE, se rapprochant.

Pardon, madame, permettez-moi de vous poser une question... Mon mari vous a fait ses confidences?

MADAME ROUCHER.

Oui.

MADELEINE.

Oh! mais alors, madame, ceci devient très intéressant! Cette fois, c'est moi qui vous demande de parler, de répondre franchement à mes questions.

MADAME ROUCHER.

Je vous le promets.

MADELEINE.

Mon mari vous a dit que je n'étais pas heureuse?

MADAME ROUCHER.

Il est tellement sensible! Il voit bien qu'absorbé comme il est par ses innombrables travaux...

MADELEINE.

Parfaitement, madame... Et alors il vous a dit qu'il n'était pas heureux, lui non plus?

MADAME ROUCHER.

Ah! il ne pense pas à lui! C'est une nature si désintéressée! si délicate! mais il craint, d'autre part...

MADELEINE.

Parfaitement, madame... Et alors il trouve que je ne suis pas la femme qu'il lui faudrait?

MADAME ROUCHER.

Chère amie! Il vous trouve charmante, adorable, d'une jeunesse de caractère et de sentiments tout à fait délicieux... mais... je suis bien forcée de vous le dire puisque vous me le demandez... par là même assez peu faite pour lui faciliter l'accomplissement de la tâche ardue qu'il s'est imposée.

MADELEINE.

Parfaitement, madame! Et alors il trouve que vous seriez bien la femme qu'il lui faudrait?

MADAME ROUCHER, suivant son idée.

Voilà... (Se reprenant brusquement.) Oh! ma chère! il n'est pas question de ça!

MADELEINE.

Mais si! mais si! Il n'est même question que de ça... Eh bien, mais ça me paraît le bon sens même.

MADAME ROUCHER.

Quoi?

MADELEINE.

Je vous fais tous mes compliments. Vous avez très bien arrangé ça!

MADAME ROUCHER, prenant peur.

Mais ne croyez pas...

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous me demandez, en somme? mon consentement à votre mariage?

MADAME ROUCHER.

Oh!

MADELEINE.

Mais ce n'est pas une chose impossible du tout. Nous allons en parler tous les trois. Je vois justement Guillaume dans le jardin. Je vais l'appeler.

MADAME ROUCHER, affolée.

Madame! Madame! réfléchissez!

MADELEINE.

A quoi, mon Dieu!

MADAME ROUCHER.

Je vous en supplie.

MADELEINE.

Vous êtes une femme d'action... moi aussi... (Appelant.) Guillaume!

DIDIER-MOREL, du jardin.

Chère amie.

MADELEINE.

Venez un peu. J'ai à vous parler.

MADAME ROUCHER, de plus en plus affolée

Vous n'allez pourtant pas!...

MADELEINE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DIDIER-MOREL.

Didier-Morel entre en souriant.

MADELEINE.

Je viens d'avoir un entretien avec Mme Roucher.

DIDIER-MOREL.

Ah!

MADELEINE.

Et nous sommes complètement d'accord.

DIDIER-MOREL.

Quoi?

MADELEINE.

Elle est tout à fait la femme qu'il vous faut.

DIDIER-MOREL, sursautant.

Hein?

MADELEINE.

Il faut absolument que vous l'épousiez.

DIDIER-MOREL, à Mme Roucher.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

MADAME ROUCHER.

Mais...

MADELEINE, s'interposant.

Je ne plaisante pas. Mme Roucher vient de m'apprendre que je ne suis pas du tout la femme qui vous convient.

DIDIER-MOREL.

Vous, ma chère amie! je vous trouve charmante, adorable!

MADELEINE.

Oui, d'une jeunesse de caractère et de sentiments tout à fait délicieux... Mme Roucher me l'a déjà dit... Ne prenez pas la peine de m'expliquer...

DIDIER-MOREL.

Pourtant...

MADELEINE.

Non... Tout ce que vous pourriez dire, d'ailleurs, n'a plus aucune importance... car je viens

d'apprendre, toujours grâce à M^me^ Roucher, une chose que je soupçonnais depuis longtemps et dont je commençais même à être certaine, c'est que vous non plus vous n'êtes pas du tout le mari qu'il me faut.

DIDIER-MOREL.

Par exemple, voilà du nouveau! J'ai la prétention d'avoir toujours été pour vous un mari modèle.

MADELEINE, éclatant.

Vous, un mari!... mais vous n'avez jamais été un mari! Vous n'avez jamais vécu, à la maison, que dans votre cabinet de travail, à vous abrutir sur des paperasses et à rédiger d'interminables rapports que personne n'a jamais lus.

DIDIER-MOREL.

Vous dites?

MADELEINE.

Faut-il qu'ils soient bêtes à la Chambre pour prendre au sérieux un personnage soufflé de votre espèce! un polichinelle en baudruche.

DIDIER-MOREL.

Un polichinelle, moi?

MADAME ROUCHER.

En baudruche!

DIDIER-MOREL, à Madeleine.

Vous êtes folle. (Se tournant vers Mme Roucher.) Madame Roucher!

MADAME ROUCHER, lui prenant la main.

Pauvre, pauvre ami!

MADELEINE.

C'est ça, consolez-le, madame, recueillez-le! Gardez-le! Vous allez faire à vous deux des choses admirables. Renverser des ministères, intriguer, combiner, inaugurer, présider!... Vous pouvez même fonder une dynastie, je vous y autorise avec joie. Je suis trop contente d'échapper enfin à cette existence qui m'était odieuse.

DIDIER-MOREL, les bras au ciel.

Qu'est-ce que vous racontez? Qu'est-ce qu'elle raconte?

MADAME ROUCHER.

Je vous en prie, mon ami, faites comme moi, n'attachez aucune importance à ses paroles.

MADELEINE.

Oui, assez de paroles! maintenant, des actes!

DIDIER-MOREL.

Elle va faire un esclandre... Je vous en supplie toutes les deux, que tout cela reste entre nous trois.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BERTIN.

DIDIER-MOREL, se précipitant vers Bertin.

Bertin! Déjà!

BERTIN.

Il est midi moins le quart.

DIDIER-MOREL.

Nous allons partir.

MADELEINE, appelant.

Bertin!

BERTIN.

Madame!

MADELEINE.

Vous m'avez dit tout à l'heure que vous m'aimiez!

DIDIER-MOREL.

Hein?

MADAME ROUCHER.

Quoi?

BERTIN.

Mais, madame...

MADELEINE.

... Que vous étiez désolé que je ne sois pas libre... Eh bien, je serai libre dans trois mois.

BERTIN.

Comment libre?

MADELEINE.

Oui, tout à fait libre. Je divorce.

BERTIN, démonté.

Ah! je suis content... je suis très content.

MADAME ROUCHER.

Ne l'écoutez pas!

DIDIER-MOREL.

Nous venons d'avoir une petite pique assez grave... Oubliez ce que vous venez d'entendre.

BERTIN.

Mais certainement.

DIDIER-MOREL, apercevant Teddy et d'Allonne.

Que tout ceci reste entre nous quatre.

MADELEINE.

Pourquoi donc? Je tiens à ce que la chose devienne très vite officielle, irréparablement officielle.

(Didier-Morel s'écroule aux côtés de Mme Roucher, cependant que paraissent Teddy et d'Allonne.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, TEDDY, D'ALLONNE, puis CORBETT.

MADELEINE.

Ah! Teddy!... Venez, Teddy! J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle.

MADAME ROUCHER.

Ne l'écoutez pas...

TEDDY.

Quelle nouvelle?

MADELEINE.

Le prochain mariage de mon mari avec M^me^ Théodule Roucher.

D'ALLONNE.

Quoi? (A Teddy.) Je vous l'avais bien dit, mon vieux, que j'étais complètement saoul.

TEDDY, rayonnant.

Taisez-vous, François.

MADELEINE, à Teddy.

Et ce n'est pas tout, mon cher Teddy... J'ai une autre nouvelle à vous annoncer... une autre bonne nouvelle.

TEDDY.

Dites vite.

MADELEINE.

Mon prochain mariage avec M. Jacques Bertin.

TEDDY.

Quoi?... Avec monsieur?...

BERTIN.

Il paraît.

TEDDY, navré.

Ah! ça va bien! Ça va très bien!

D'ALLONNE.

Mon pauvre Teddy!

(Didier-Morel, suivant Madeleine, Mme Roucher, suivant Didier-Morel, remontent par l'escalier de droite.)

CORBETT, entrant par la gauche.

Le professeur de boxe vient d'arriver.

TEDDY.

Ah!... Il arrive bien, celui-là!... Il va certainement prendre quelque chose!

RIDEAU.

ACTE III

Chez Verdier, à Paris. Un salon très 1860, coco et sympathique.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, VERDIER, et par moments DOMINIQUE. Au lever du rideau, Madeleine et Verdier sont assis à une petite table; ils finissent de prendre le café. Dominique, debout auprès d'eux, attend pour emporter le plateau.

DOMINIQUE, à Madeleine, affectueusement.

Encore un peu de café?

MADELEINE.

Ah! oui.

VERDIER, à Madeleine.

Ah! non... Tu n'as pas besoin de café en ce moment. (A Dominique.) Enlève-moi ça, toi!

MADELEINE, à Dominique.

Quel tyran que papa, hein? Dominique.

DOMINIQUE.

Sûrement, mademoiselle... Oh! pardon, madame... Mais, depuis avant-hier que Madame est rentrée toute seule de Trouville, je me crois revenu au temps de Mademoiselle.

VERDIER.

C'est bon!... C'est bon!... Va-t'en... Tu nous ennuies.

(Dominique sort en bougonnant.)

MADELEINE.

Tu ne vas pourtant pas continuer à attraper Dominique toute la journée!

VERDIER.

Je l'attraperai si je veux... C'est vrai, il m'exaspère, avec sa figure réjouie! Il a l'air enchanté de ce qui nous arrive, celui-là!

MADELEINE.

Brave Dominique! Voyons, papa, il n'y a pas de quoi être triste!

VERDIER.

Écoute, mon enfant, fais-moi un grand plaisir... Téléphone à ton avoué que tu n'iras pas chez lui tantôt, que tu as besoin de réfléchir.

MADELEINE.

C'est tout réfléchi, je t'assure. Le prétexte a peut-être été un peu futile, et, surtout, j'ai peut-être agi avec un peu trop de brusquerie, mais il y a des années que nous vivions comme des étrangers, mon mari et moi... Depuis quelque temps, la situation devenait intolérable...

VERDIER.

Oui, depuis que M. Bertin a commencé à venir te voir.

MADELEINE.

Papa, je t'en prie...

VERDIER.

Ah! je l'avais flairé, celui-là!... Je t'ai assez prévenue, dès le premier jour... Et, pour n'avoir pas voulu me croire, te voilà en passe d'être l'héroïne d'un de ces divorces bien parisiens qui déconsidèrent toute une bonne famille de vieille bourgeoisie française comme la nôtre.

MADELEINE.

Vraiment, tu exagères.

VERDIER.

Et dire que si j'étais allé à Trouville tout ça ne serait pas arrivé!

MADELEINE.

Ça serait arrivé un peu plus tard.

VERDIER.

En tout cas, pas chez un étranger. Qu'est-ce qu'il a dû penser de toi, ce monsieur Kimberley? Un homme si sérieux, si posé! Qu'est-ce qu'il a dû penser de toi et de notre pays?

MADELEINE.

Oh! Tu sais, chez lui, en Amérique, on n'a pas tes idées sur le divorce. D'ailleurs, tu verras Teddy tout à l'heure : je lui ai écrit hier soir que j'avais besoin de lui parler.

VERDIER.

Et tu le fais venir de Trouville pour ça!... Eh bien, vrai, tu n'es pas gênée!

MADELEINE.

Avec Teddy! Ah! ça, non, par exemple! Il est

si gentil, si dévoué! Toutes les fois que je lui demande un service, il a l'air encore plus content que d'habitude!

VERDIER.

Oui, et, comme tu sens bien que tu as tort, tu veux faire approuver par lui ton remariage avec ce petit monsieur Bertin?

MADELEINE.

Ne parlons pas de ça, veux-tu?

VERDIER.

Si, parlons-en... Je tiens à ce que tu sois bien prévenue que je ne consentirai pas à ce mariage. Pour rien au monde! Je ne veux pas faire ton malheur!...

MADELEINE.

Ne parlons pas de ça, je te le répète... Quand tu connaîtras mieux M. Bertin, je suis sûre que tu reviendras sur ta prévention.

VERDIER.

Ah! ça, non, par exemple.

MADELEINE.

Enfin, pense un peu, mon petit papa! Il a été

très gentil, ce garçon! Je me suis jetée à sa tête, je l'ai mis dans une situation plus que délicate, et il a été vraiment très chic...

VERDIER.

Il ne pouvait pas faire autrement devant témoins. Il a fait son métier de diplomate, mais je suis persuadé qu'au fond...

MADELEINE.

Tiens, tu es trop injuste...

VERDIER.

Est-ce qu'il t'a donné seulement signe de vie depuis quarante-huit heures?

MADELEINE.

Non, mais...

VERDIER.

Tu vois bien que j'ai raison... Tu n'entendras plus parler de lui!

DOMINIQUE, annonçant.

Monsieur Jacques Bertin!

VERDIER.

Ici, chez moi! Il vient te voir chez moi! Il en a du toupet!

MADELEINE.

Où veux-tu qu'il me voie?... Au musée du Louvre?... Voyons, papa... (A Dominique.) Fais entrer, Dominique.

VERDIER.

Bien, bien, je lui cède la place.

MADELEINE.

Mais pas du tout... Je tiendrais beaucoup à ce que tu le voies...

VERDIER.

Oh! ça, non, sous aucun prétexte... Tu sais ce que je pense de ce monsieur... Au revoir!...

(Il sort furieux.)

SCÈNE II

MADELEINE, BERTIN.

BERTIN.

Bonjour, chère amie. Comment vous portez-vous?

MADELEINE.

Mais très bien, je vous remercie.

BERTIN.

Je me suis permis de venir vous voir ici, chez monsieur votre père... J'avais d'abord passé chez vous...

MADELEINE.

Comment, chez moi!

BERTIN.

Oui, enfin, rue de Marignan... Oh! soyez

tranquille, je ne suis pas monté; j'ai su par votre concierge que M. Didier-Morel était rentré seul de Trouville...

MADELEINE.

Naturellement, après ce qui s'était passé...

BERTIN.

Oui, naturellement... mais, enfin, on ne sait jamais... il y a des choses comme ça qui ont l'air très graves, et puis... ça s'arrange...

MADELEINE.

Pas avec moi...

BERTIN.

C'est bien ce que je pensais... j'en étais sûr... Alors, j'ai eu l'idée que je vous trouverais chez M. Verdier...

MADELEINE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier?

BERTIN.

Hier?... Mais j'étais à Trouville!... j'avais ce déjeuner...

MADELEINE.

Quel déjeuner?

BERTIN.

Comment, vous ne savez pas?... Les Marquessi donnaient un déjeuner en l'honneur du grand-duc Ferdinand; je ne pouvais pas me dégager à la dernière minute... Vous comprenez?...

MADELEINE.

Oui, oui, je comprends.

BERTIN.

Ça c'est très bien passé. Le grand-duc a été charmant, et sa femme est une de ces Italiennes éclatantes...

MADELEINE.

Pardon, cher ami... mais je ne suppose pas que vous êtes venu ici pour me parler de la grande-duchesse...

BERTIN.

En effet, à quoi est-ce que je pense? Nous avons à causer de choses tellement plus importantes...

MADELEINE.

Allez, je vous écoute...

BERTIN.

Eh bien, mais c'est très simple... Vous m'avez

fait l'honneur, dans des circonstances un peu imprévues, de m'accorder votre main... Je vous épouse...

MADELEINE.

Écoutez, Bertin, je me rends bien compte que j'ai fait un coup de tête, l'autre matin, et que je vous ai peut-être engagé malgré vous... Si j'ai eu tort de le faire, dites-le-moi franchement.

BERTIN.

Mais je vous ai répondu, ma chère amie... je ne récrimine pas, je vous épouse...

MADELEINE.

Sans enthousiasme?

BERTIN.

Pourquoi? Mais si... je suis enchanté, au contraire, je suis ravi... J'avoue que, sur le moment, dame, j'ai été un peu, passez-moi le mot, estomaqué! Mais, depuis, j'ai beaucoup réfléchi... Tenez, hier, dans le train, j'étais tout seul, jusqu'à Paris... je n'ai pensé qu'à ça... et, je vous le répète, je vous épouse...

MADELEINE.

Oui, oui, vous m'épousez. Voilà trois fois que

vous me dites : « Je vous épouse, » mais vous ne m'avez pas dit une seule fois : « Je vous aime. »

BERTIN.

Ça, vous le savez, et il me semble que je vous le prouve...

MADELEINE.

Oui, évidemment... (Un temps.) Vous avez parlé de nos projets à madame votre mère ?

BERTIN.

Ah ! non... pas encore...

MADELEINE.

Elle n'est pas à Paris ?

BERTIN.

Si, justement. Elle est de passage ; mais elle repart, ce soir, pour le château de Verneuil... Nous avons déjeuné ensemble, ce matin, au cabaret...

MADELEINE.

Et vous ne lui avez pas dit ?

BERTIN.

Ce n'était pas l'endroit... D'ailleurs, rien ne presse... j'aime mieux la préparer doucement...

MADELEINE.

Vous craignez quelque résistance?

BERTIN.

Dame, vous savez, maman a des principes... des principes très larges... C'est une excellente femme... mais, enfin, elle n'est pas pour le divorce...

MADELEINE.

Mon père non plus...

BERTIN, avec espoir.

Ah! M. Verdier non plus... mais, alors, de ce côté-là aussi...

MADELEINE.

Oh! de ce côté-là, rien à craindre... J'ai parlé à mon père, et il sait que je suis décidée... Mais, puisque madame votre mère repart ce soir, je tiendrais beaucoup à ce qu'avant son départ...

BERTIN.

Vraiment, si vite!... Vous êtes pressée?

MADELEINE.

Oui, très pressée... D'ailleurs, Bertin, je vous le répète, rien ne serait plus simple que d'en rester là tous les deux...

BERTIN.

Vous n'y pensez pas? Qu'est-ce qu'on dirait?

MADELEINE.

La chose ne s'est pas ébruitée.

BERTIN.

Elle s'ébruitera, soyez tranquille! Il serait sans exemple qu'une histoire comme la nôtre ne fût pas connue très vite de tout le monde; je suis sûr qu'on en parle déjà, et, dans ces conditions, non seulement pour vous, mais pour moi-même, je tiens beaucoup à ce mariage.

MADELEINE.

Alors, voyez tout de suite madame votre mère.

BERTIN.

Vous y tenez... Soit... je vais y aller.

SCÈNE III

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, annonçant.

Madame Roucher.

MADELEINE.

Quoi? qu'est-ce que tu dis?

DOMINIQUE.

Madame Théodule Roucher.

MADELEINE.

Ah! ça, par exemple!

BERTIN.

C'est d'une incorrection!...

MADELEINE.

Elle a de l'aplomb!... (A Dominique.) Tu as dit que j'étais là?

DOMINIQUE.

Ah! oui, ça, je l'ai dit... Une ancienne présidente de la République!... Ça m'a échappé.

BERTIN.

C'est parfait! (A Madeleine.) Vous n'allez pas la recevoir, je pense?

MADELEINE.

Naturellement non.

DOMINIQUE.

Elle est toute rouge... A la place de Madame, je la recevrais.

MADELEINE.

Eh bien, va lui dire que je suis sortie... Mais va donc!... Elle doit s'impatienter... Sous aucun prétexte, je ne veux la voir...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME ROUCHER.

MADAME ROUCHER, entrant sur la dernière phrase de Madeleine.

Je vous demande pardon, ma chère petite... (Apercevant Bertin.) Monsieur...

BERTIN, s'inclinant.

Madame la présidente...

(Dominique sort.)

MADAME ROUCHER, à Madeleine.

Je me rends bien compte que je force un peu votre porte.

MADELEINE, ironique.

Un peu, oui.

MADAME ROUCHER.

Mais il faut absolument que je vous voie... J'ai à vous dire des choses tout à fait graves, urgentes, confidentielles...

BERTIN.

Je me retire.

MADELEINE, en passant pour reconduire Bertin.

Asseyez-vous donc, madame, je vous en prie...

MADAME ROUCHER, très agitée.

Non, non, merci, je ne pourrais pas...

MADELEINE, à Bertin.

A tantôt, n'est-ce pas?

BERTIN.

Oui, dans une heure... Je vais voir tout de suite qui vous savez... (A la porte.) Madame la présidente...

(Il sort.)

SCÈNE V

MADELEINE, MADAME ROUCHER.

MADELEINE.

Puisque vous avez des choses urgentes à me dire, madame, je vous serais reconnaissante de me les dire très vite. J'ai rendez-vous à trois heures avec mon avoué.

MADAME ROUCHER.

Avec votre avoué! C'est ce que je craignais, mais c'est affreux! Ce serait une catastrophe, et je suis venue exprès pour l'empêcher.

MADELEINE.

Plaît-il, madame?

MADAME ROUCHER.

Oh! je n'irai pas par quatre chemins : je suis

une femme de bon sens et de bonne foi, c'est ma qualité!... Ma chère enfant, nous nous sommes trompés... Je ne sais quel vent de folie a soufflé sur nous tous à Deauville... une rafale!... Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours, et je viens vous le dire franchement : il faut arrêter ce divorce et vous réconcilier avec votre mari.

MADELEINE.

C'est tout ce que vous avez d'urgent à me dire, madame?

MADAME ROUCHER.

Nous ne connaissions pas votre mari! Vous ne vous doutez pas de l'affection que cet excellent homme a pour vous!

MADELEINE.

Je vous remercie de me l'apprendre.

MADAME ROUCHER.

Depuis cette scène de Deauville, il est dans un état lamentable! Lui, que je croyais un homme si énergique, il n'existe plus, c'est une loque! Il s'est enfermé dans son cabinet de travail, il a pris sa tête dans ses mains, et il ne bouge plus.

MADELEINE.

C'est très mauvais, ça, madame; il faut le secouer.

MADAME ROUCHER.

Oh! j'ai essayé!... Il entr'ouvre un œil vague, il dit : « Oui, oui, oui, » et il retombe.

MADELEINE.

Ne vous désolez pas, madame! ça passera.

MADAME ROUCHER.

Mais non, je sens bien que non... je m'y connais, en hommes!... Celui-là est touché, il ne se relèvera pas.

MADELEINE.

Avec vous, madame, oh! je suis tranquille! Vous le remonterez, et, alors, à vous deux vous arriverez aux plus hautes destinées.

MADAME ROUCHER.

Mais c'est ce qui vous trompe! Ne croyez pas ça!... Cette histoire va faire un scandale épouvantable. Il y a déjà une note dans un journal du matin. (Elle cherche dans son réticule.) Tenez, voyez... « *Fiançailles présidentielles*... entre un jeune député à monocle et à barbe blonde, d'ailleurs

marié, et la veuve inconsolable d'un ancien directeur du char de l'État, M^me^ Théodule R... » Ça y est : Théodule !... En toutes lettres !... On n'a pas idée aussi de s'appeler Théodule !

MADELEINE.

Ça, évidemment, c'est un peu voyant, et le président aurait pu prévoir...

MADAME ROUCHER.

C'est effrayant, n'est-ce pas, c'est effrayant ! Et ce n'est que le commencement ! Vous pensez ! Des personnages en vue comme votre mari et comme moi ! Quelle pâture offerte à la malignité publique ! Nous allons avoir à nos trousses tous les chansonniers de Montmartre !

MADELEINE.

Je croyais que c'était de la bonne réclame.

MADAME ROUCHER.

Ne vous moquez pas... C'est effrayant !... Avec une histoire comme celle-là, surtout quand on saura les détails, la carrière de votre mari est perdue... Nous serons tous ridicules.

MADELEINE, souriante.

Pas moi, madame !

MADAME ROUCHER, continuant.

Il faut absolument démentir... et le seul moyen, je vous le répète...

MADELEINE.

C'est que je consente à reprendre mon mari.

MADAME ROUCHER.

Voilà, je n'hésite pas, je me sacrifie...

MADELEINE.

Eh bien! madame, mais c'est un très beau geste, et je vois bien que dans toute cette affaire vous ne pensez pas à vous une seule minute... Mais moi, que voulez-vous, je ne me sens pas capable d'un si noble désintéressement... Je maintiens ma résolution, et, comme je vous le disais au début de cet entretien, j'ai rendez-vous, à trois heures, avec mon avoué.

MADAME ROUCHER.

Voyons, réfléchissez, comprenez-moi...

MADELEINE.

Mais je vous comprends très bien, madame!

MADAME ROUCHER.

Non seulement pour votre mari, mais pour vous-même...

MADELEINE.

Que voulez-vous dire?

MADAME ROUCHER.

Vous n'avez pas le droit de gâcher votre existence! Un être aussi charmant, aussi fin que vous!... Vous ne pouvez pourtant pas épouser ce petit secrétaire d'ambassade!

MADELEINE.

Ah! là-dessus, madame, permettez!

MADAME ROUCHER.

Voyons, c'est impossible, c'est insensé! Je ne peux pas vous laisser faire ça!

SCÈNE VI

LES MÊMES, DOMINIQUE, puis TEDDY.

DOMINIQUE, annonçant.

Monsieur Kimberley.

MADELEINE.

Fais entrer, Dominique. (A Mme Roucher.) Vous m'excusez, madame, mais je crois vraiment que nous n'avons plus rien à nous dire.

MADAME ROUCHER.

Je vous assure, mon enfant, réfléchissez!

MADELEINE, à Teddy qui entre.

Bonjour, Teddy, mon bon ami Teddy!

TEDDY.

Bonjour, madame... (Apercevant Mme Roucher.) Tiens, Mme Roucher...

MADELEINE.

Oui, Mme Roucher venait, très gentiment, m'offrir de me rendre mon mari...

MADAME ROUCHER.

Mais, naturellement!... N'est-ce pas, Teddy, ce divorce serait une catastrophe! Vous qui êtes un homme de bon sens, c'est bien votre avis?

TEDDY.

Moi, pas du tout.

MADAME ROUCHER.

Quoi! Vous admettez que Mme Didier-Morel puisse devenir la femme de ce Bertin?

TEDDY.

Pourquoi pas?

MADAME ROUCHER.

Enfin, vous le connaissez!... C'est un garçon insignifiant, vaniteux! Le néant! Un diplomate!

TEDDY.

Je vous en prie, madame, ne parlez pas ainsi d'un homme que Mme Didier-Morel a choisi... Nous n'avons rien à dire, ni vous ni moi.

MADAME ROUCHER.

Vous me stupéfiez, Teddy, vous, un homme d'action! C'est inouï!... tout à fait inouï!... Alors, ce divorce va se faire!

MADELEINE.

Mais certainement... Il faut en prendre votre parti!... Au revoir, madame!

MADAME ROUCHER.

Au revoir... Au revoir, Teddy!... Cette fois, ça y est : la catastrophe! le scandale! les chansons!... Enfin, je vous aurai prévenue! Moi, je n'ai rien à me reprocher... (Dans la sortie.) Et cet autre, là-bas, qu'est-ce que je vais en faire?

SCÈNE VII

MADELEINE, TEDDY.

MADELEINE.

C'est très bien, Teddy, ce que vous avez fait.

TEDDY.

Ne parlons pas de ça, madame.

MADELEINE.

Si, c'est très bien... Vous êtes le seul, d'ailleurs, qui me souteniez... Et c'est même pour cela que je vous ai écrit de venir...

TEDDY.

Ah!

MADELEINE.

Oui, j'étais sûre que vous viendriez tout de suite.

TEDDY.

J'ai reçu votre lettre ce matin, et j'ai quitté Deauville immédiatement. En arrivant, j'ai passé chez François, et je suis venu ici avec lui.

MADELEINE.

Ah! François est là?

TEDDY.

Oui, il arrive avec M. Verdier... avec le bon M. Verdier.

MADELEINE.

Il vous aime beaucoup, le bon M. Verdier.

TEDDY.

Oui, je crois... Moi aussi je l'aime beaucoup, et je voudrais bien le voir tout à l'heure pour lui faire mes adieux.

MADELEINE.

Comment, vos adieux?

TEDDY.

Oui, maintenant que je vous ai vue, je retourne en Amérique.

MADELEINE.

Qu'est-ce qui vous prend?

TEDDY.

Mais, rien... Je suis déjà en France depuis trois mois.

MADELEINE.

Voyons, c'est insensé, Teddy, ce brusque départ! Je croyais que vous aviez une grande affaire en France.

TEDDY.

Oh! elle est finie, ma grande affaire.

MADELEINE.

Mais je ne veux pas que vous partiez, Teddy... Ça, je ne veux pas... Qu'est-ce que je deviendrais si vous partiez?

TEDDY.

Vous deviendrez la femme de M. Bertin.

MADELEINE.

Certainement, mais ce n'est pas une raison.

TEDDY.

Vous allez épouser l'homme que vous aimez... Maintenant que vous serez heureuse, vous n'avez plus besoin d'un ami.

MADELEINE.

C'est absurde, ce que vous dites!

TEDDY.

Non, non, je vous assure... Les bons amis sont pour les heures mauvaises, et vous n'aurez plus d'heures mauvaises.

MADELEINE.

On ne sait jamais.

TEDDY.

Il ne faut pas dire cela, vous serez très heureuse... il faut que vous soyez très heureuse... Moi, il faut que je parte, c'est décidé.

MADELEINE.

Ah! non, par exemple, je n'admets pas ça! Il n'a jamais été question de ce départ! Pourtant, je vous ai vu presque tous les jours depuis que François vous a amené à la maison. Vous ne m'avez jamais dit que vous comptiez repartir. Puisque vous deviez retourner si vite en Amérique, il ne fallait pas me gâter comme vous l'avez fait! Vous m'avez donné un ami, vous n'avez pas le droit de me le reprendre et de l'emporter comme ça, d'un seul coup... Maintenant, c'est trop tard, il ne fallait pas m'habituer!... Sous prétexte que je suis heureuse, il ne faut pas, vous, me faire de la peine. Non... non... et non!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, D'ALLONNE.

D'ALLONNE.

Eh bien, quoi donc?

MADELEINE.

Tu sais ça, toi, que Teddy repart ce soir pour l'Amérique?

D'ALLONNE.

Première nouvelle!

TEDDY.

Je ne l'ai pas encore dit à François.

D'ALLONNE.

Blague dans le coin, Teddy, ce n'est pas sérieux?

TEDDY.

Tout à fait sérieux.

D'ALLONNE.

Qu'est-ce qui vous prend?

MADELEINE.

Il te le dira peut-être, à toi... Je vous laisse tous les deux... Il est trois heures, il faut absolument que je passe chez mon avoué... Mais ne vous en allez pas, Teddy, je reviens tout de suite... et je ne veux pas que vous me quittiez comme ça... je vous le défends! Méchant Teddy!... A tout à l'heure!

(Elle sort.)

SCÈNE IX

TEDDY, D'ALLONNE.

D'ALLONNE.

Sérieusement, Teddy, ce n'est pas sérieux.

TEDDY.

Sérieusement, François, c'est très sérieux.

D'ALLONNE.

Vous partez?

TEDDY.

Oui, ce soir.

D'ALLONNE.

Vous renoncez à Madeleine?

TEDDY.

Oui, je renonce.

D'ALLONNE.

Comme ça, sans lutter?

TEDDY.

Oui, sans lutter. Puisque votre cousine a choisi elle-même l'homme avec qui elle désire refaire son existence... je n'ai rien à dire... Je n'ai plus qu'à disparaître.

D'ALLONNE.

Parfait... Mes compliments... Ah! vous avez fait de la belle ouvrage!

TEDDY.

Quoi?... Qu'est-ce que vous dites?

D'ALLONNE.

Sous prétexte que vous aimiez Madeleine, vous venez désorganiser un excellent ménage!

TEDDY.

Comment, un excellent ménage?

D'ALLONNE.

Oui, enfin, un ménage comme tous les ménages... Vous faites divorcer une brave petite femme qui ne demandait rien à personne, qui n'était peut-être pas très heureuse avec son médiocre de mari, mais qui avait fini par s'y accoutumer, et qui, certainement, n'aurait jamais pris,

à elle toute seule, l'initiative d'une séparation!... Et, maintenant que tout est bien chambardé, vous retournez dans vos Amériques, sans vous occuper de ce qui se passe derrière vous!... Ah! vous n'aurez pas perdu votre voyage!

TEDDY.

Non, il n'aura pas été perdu, puisque, grâce à moi, M^me^ Didier-Morel va pouvoir épouser M. Bertin.

D'ALLONNE.

Oui, joli cadeau à faire à une femme... Elle avait un cheval borgne, vous le lui remplacez par un aveugle!

TEDDY.

Ne dites pas ça, François!... M. Bertin...

D'ALLONNE.

Laissez-moi tranquille avec votre Bertin... Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas un mari pour cette petite.

TEDDY.

Pourtant, elle l'aime, elle l'a choisi...

D'ALLONNE.

Est-ce qu'elle sait?...

TEDDY.

Nous n'avons pas le droit... L'amour d'une femme pour un autre homme est le seul obstacle qu'on n'ait pas le droit de renverser... Et puis, peut-être, François, nous nous trompons... M. Bertin, je l'avoue, ne m'est pas très sympathique, mais...

D'ALLONNE.

Demandez à mon oncle ce qu'il en pense.

TEDDY.

Il ne plaît pas non plus à M. Verdier?

D'ALLONNE.

Il ne lui plaît pas!... c'est-à-dire qu'il ne peut pas le regarder... Il lui tourne sur le cœur! (Appelant.) Mon oncle...

TEDDY.

François, je vous en prie...

D'ALLONNE.

Non, non, laissez... (Appelant.) Mon oncle... Vous allez voir.

SCÈNE X

LES MÊMES, VERDIER.

VERDIER.

Qu'est-ce qu'il y a? Ah! bonjour, monsieur Kimberley.

TEDDY.

Bonjour, monsieur Verdier... bon monsieur Verdier... Je suis bien heureux de vous voir.

VERDIER.

Et moi aussi.

TEDDY.

Et moi aussi.

D'ALLONNE.

Ce n'est pas tout ça... Au lieu de vous faire des boniments, tous les deux, voulez-vous dire à Teddy, mon oncle, ce que vous pensez de Bertin?

VERDIER.

Quoi?

D'ALLONNE.

Oui, comme futur gendre.

TEDDY.

Je vous demande pardon, monsieur Verdier.

VERDIER.

Il n'y a pas de quoi... Je suis enchanté que vous soyez là, et je tiens à le dire bien haut... Jamais je ne laisserai faire ce mariage... Jamais... jamais... Ma fille divorcera si elle veut... bien que je la désapprouve absolument... mais elle n'épousera pas ce freluquet!

D'ALLONNE.

Vous voyez... je ne le lui fais pas dire.

VERDIER.

Je m'y opposerai de toutes mes forces, j'userai de toute mon autorité... je lui ordonnerai... je lui défendrai...

D'ALLONNE.

Bravo, mon oncle!

VERDIER.

Maintenant, elle ne m'écoute jamais!... Elle ne voudra peut-être pas.

D'ALLONNE.

Ah! bien, mon oncle, si vous en êtes là!...

VERDIER.

C'est que je la connais! Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi entêté : à trois ans, monsieur Kimberley, à trois ans, quand elle avait une idée, on ne l'en faisait pas démordre.

D'ALLONNE.

A qui le dites-vous?... J'ai été son enfant martyr.

VERDIER.

Enfin, tu es de mon avis, toi, sur Bertin?

D'ALLONNE.

Je suis plus que de votre avis, il me dégoûte, moi, ce type-là!

VERDIER.

Et vous, monsieur Kimberley?

TEDDY.

Oh! moi, monsieur Verdier, je n'ai rien à dire.

VERDIER.

Si, si, vous pouvez.

D'ALLONNE.

Vous devez, même.

VERDIER.

Oui, vous devez... Vous me rendrez un immense service, j'ai besoin de me sentir soutenu... Je m'emporte comme ça, mais, au fond, je suis très faible... Je ne suis pas un homme énergique, moi!... Si j'étais comme vous, parbleu!... Malheureusement!... Ah! monsieur Kimberley, vous avez de l'affection pour ma fille, n'est-ce pas?

TEDDY.

Ça, oui, une très grande affection.

VERDIER.

Et vous avez sur elle beaucoup d'autorité.

TEDDY, avec un geste vague.

Ah! ça...

VERDIER.

Si, si, beaucoup d'autorité!... Dites-lui, vous, de renoncer à ce mariage...

TEDDY.

Mais, monsieur Verdier...

D'ALLONNE.

Voyons, faites ça, Teddy.

VERDIER.

Faites ça, Teddy!... Oh! pardon, cher monsieur Kimberley.

TEDDY.

Teddy, Teddy... je vous en prie... Vous m'obligerez... j'aime que mes amis m'appellent Teddy.

VERDIER.

Ne la laissez pas épouser ce Bertin, Teddy!... Elle sera très malheureuse avec cet homme-là. J'ai les plus mauvais renseignements sur lui.

TEDDY, tutoyant brusquement Verdier.

Écoute, Verdier... On ne peut pas... vraiment... puisqu'elle l'aime...

VERDIER.

Mais elle ne l'aime pas!... Elle s'est jetée à sa tête dans un coup de nerfs, sans savoir ce qu'elle faisait... parce qu'il était là... parce que c'était

peut-être le premier homme qui l'avait troublée en lui parlant d'amour... Mais elle ne l'aime pas... elle ne peut pas l'aimer... je suis sûre que déjà elle se rend compte... Seulement elle est si orgueilleuse! Ne la laissez pas faire son malheur!

D'ALLONNE.

C'est bien le moins que vous lui deviez.

TEDDY, brusquement.

Dites-moi, François, répondez franchement : croyez-vous que M. Bertin aime vraiment votre cousine?

D'ALLONNE.

Je vous donne ma parole que non.

TEDDY.

Pourtant, s'il l'épouse.

D'ALLONNE.

C'est à cause du scandale et parce qu'il ne peut pas faire autrement. Mais, soyez tranquille, je connais mon Bertin : il ira peut-être au mariage, mais il n'y va pas comme à la noce.

TEDDY.

Oh! ce serait une chose abominable! Je ne peux pas y croire.

DOMINIQUE, annonçant.

Monsieur Bertin.

TEDDY.

Laissez-moi, Verdier... laissez-moi tous les deux, je voudrais causer avec lui.

VERDIER.

C'est ça, parlez lui... Je vous délègue toute mon autorité de père.

D'ALLONNE.

Et moi, toute mon autorité de cousin. Faites-en bon usage.

(Ils sortent.)

TEDDY, à Dominique.

Attends un instant, Dominique. (Il s'installe sur un fauteuil et prend une pose d'homme en visite.) Maintenant, fais entrer M. Bertin.

(Dominique sort.)

SCÈNE XI

TEDDY, BERTIN.

BERTIN, entrant.

Comment, vous, monsieur Kimberley!

TEDDY.

Oui, je suis revenu à Paris prendre des nouvelles de Mme Didier-Morel.

BERTIN.

Charmé de vous voir... Elle n'est pas là?

TEDDY.

Non, elle vient de partir.

BERTIN.

C'est ennuyeux, j'avais à lui parler de choses très importantes.

TEDDY.

Oh! elle reviendra, puisqu'elle m'a demandé de l'attendre.

BERTIN.

C'est que... trois heures et demie...

TEDDY.

Vous êtes pressé?

BERTIN.

Oui, j'ai une visite à faire à quatre heures chez M^me^ de Fontenin... et je voudrais passer d'abord au ministère... C'est ennuyeux... Enfin, je vais tout de même attendre quelques minutes.

TEDDY.

Vous me permettrez d'en profiter pour vous faire tous mes compliments?

BERTIN.

Certainement, je vous remercie.

TEDDY.

Bien que j'aie été des premiers à savoir, je n'avais pas eu l'occasion de vous féliciter depuis...

BERTIN.

Mes fiançailles...

TEDDY.

Oui, vos fiançailles... Vous êtes un homme heureux, monsieur Bertin.

BERTIN.

Tout à fait heureux, je vous remercie.

TEDDY.

Vous épousez une femme charmante.

BERTIN.

Charmante, n'est-ce pas?... Vous approuvez mon choix, vous, au moins, j'en suis sûr...

TEDDY.

Moi et tout le monde.

BERTIN.

Oh! ne croyez pas ça; il ne manquera pas de gens pour me critiquer.

TEDDY.

Pourquoi donc?

BERTIN.

Nous ne sommes pas ici en Amérique, mon-

sieur Kimberley, mais en France, où le divorce n'est pas encore très admis... Ainsi, tenez, ma mère, je la quitte à l'instant... elle vient de me faire une scène épouvantable.

TEDDY.

Ah! Mme Bertin vous a fait une scène...

BERTIN.

Épouvantable... Et je suis bien forcé de reconnaître... il est évident que, dans la carrière, mon mariage me fera le plus grand tort.

TEDDY.

Vous croyez? Vraiment?

BERTIN.

Comment, si je le crois! D'autant plus que M. Didier-Morel est appelé aux plus hautes destinées parlementaires, et, naturellement, je puis compter qu'il ne me saura pas beaucoup de gré...

TEDDY.

Ça, naturellement... Il y a bien des chances qu'il vous fasse nommer là-bas... très loin... dans une île très chaude... où il y aura beaucoup de nègres.

BERTIN.

Ça va être gai!

TEDDY.

Non, pas très gai, mais vous serez avec M^me^ Didier-Morel.

BERTIN.

Certainement... je serai avec M^me^ Didier-Morel, et M^me^ Didier-Morel sera avec moi... Nous serons tous les deux, là-bas, dans l'île...

TEDDY.

Il y a des îles très jolies.

BERTIN.

Je n'en doute pas... Mais, moi, je n'aime pas beaucoup les îles... C'est une infériorité, je le reconnais... Je préfère Paris!... Mais, enfin, on ne peut pas tout avoir.

TEDDY.

Non, ça, on ne peut pas avoir Paris dans une île.

BERTIN.

Il est bien évident que la sagesse... mais je ne fais pas un mariage de sagesse...

TEDDY.

Non, vous faites un mariage d'amour.

BERTIN.

Sûrement, d'amour... La sagesse, parbleu, je le sais bien... c'était d'épouser une petite jeune fille, Juliette Dornoy, par exemple, la fille du banquier, l'amie de Francine...

TEDDY.

Je connais... elle est très gentille.

BERTIN.

Très, et je vous avouerai entre nous que, si j'avais voulu...

TEDDY.

Vous croyez?

BERTIN.

Oui, je crois... Du reste, ça n'a pas d'importance. M^me^ Didier-Morel m'a fait l'honneur de m'accorder sa main devant témoins, devant vous entre autres... j'en accepte toutes les responsabilités... je tâcherai de porter ce mariage-là coquettement, comme une fleur à la boutonnière.

TEDDY.

Oui, parfait, comme une fleur à la bouton-

nière!... Je sais tout ce que je voulais savoir... (Toujours souriant, mais plus ferme.) Et maintenant, monsieur Bertin, voulez-vous me permettre de vous adresser une petite prière...

BERTIN.

Je vous en prie...

TEDDY.

Vous seriez si aimable de me donner votre place.

BERTIN, ahuri sur son fauteuil.

Encore! C'est une manie!

TEDDY.

Oh! pas dans le fauteuil... Non... auprès de Mme Didier-Morel...

BERTIN.

Je ne comprends pas.

TEDDY.

Oui, pour l'épouser.

BERTIN.

Ah! cette fois-ci, monsieur, je crois que vous allez vraiment un peu loin.

TEDDY.

Vous allez comprendre.

BERTIN.

Je ne crois pas...

TEDDY.

Mais si... Voilà... J'ai pour M^me^ Didier-Morel une grande amitié, une très grande amitié.

BERTIN.

Je n'en doute pas.

TEDDY.

Et, à la façon dont vous m'avez parlé tout à l'heure de vos fiançailles, de votre mariage à la boutonnière, je crains un peu que vous ne soyez pas l'homme qu'il faudrait à une femme comme celle-là.

BERTIN.

Et vous estimez, vous, que vous êtes cet homme?

TEDDY.

Voilà... Vous m'avez très bien compris.

BERTIN.

Écoutez, monsieur Kimberley, laissez-moi

vous dire que vous m'amusez beaucoup!... Mais, enfin, voyons, vous ne pensez pas à ce que vous me demandez?... Et vous êtes par trop Américain! Mais supposons même que vous soyez mieux que moi le mari qu'il faudrait à Mme Didier-Morel...

TEDDY.

Oui.

BERTIN.

D'abord, il n'est pas certain que Mme Didier-Morel se prêterait à cette substitution, qui vous paraît à vous toute simple...

TEDDY.

Ça, c'est mon affaire.

BERTIN.

C'est elle-même qui m'a offert sa main... Elle s'est compromise pour moi... Et supposons encore, si vous voulez, que je ne tienne pas à ce mariage!... Vous imaginez qu'un galant homme pourrait se dérober maintenant! Il y a là une question de point d'honneur qui à elle seule...

TEDDY.

Mais je ne trouve pas... Il y a là surtout une question d'honneur... Et l'honneur défend

d'épouser une femme qu'on n'aime pas de toutes ses forces, qu'on n'est pas certain de rendre heureuse.

BERTIN.

Cela me regarde.

TEDDY.

Moi aussi... Et je vous prie, encore une fois, de renoncer à M^me^ Didier-Morel.

BERTIN.

Non!

TEDDY.

Si!

BERTIN.

Non!

TEDDY.

Mais si, je vous l'affirme. Et même, écoutez, monsieur Bertin, nous perdons notre temps à des paroles. Maintenant que ma décision est prise, il est inutile de discuter.

BERTIN.

Vous dites?

TEDDY.

Je dis, monsieur Bertin, que vous allez me faire un grand plaisir... Celui de vous en aller.

BERTIN.

Quoi?

TEDDY.

Oui, tout de suite.

BERTIN.

Oh! Monsieur, à la fin... (Il lève la main sur Teddy qui lui prend la main et l'immobilise.)

TEDDY.

Baissez votre main, là... celle-là aussi.

BERTIN.

Considérez-vous tout de même...

TEDDY.

Non, monsieur Bertin, je ne considérerai rien du tout... Je ne me battrai pas avec vous... Je suis sûr que vous êtes très brave et que vous tirez très bien l'épée... moi aussi d'ailleurs, mais ça ne prouve rien... Il est tout à fait inutile de compromettre encore plus M^me^ Didier-Morel... Seulement, je vous prie de vous en aller, vous entendez... je vous prie... ou sinon... je suis plus fort que vous, monsieur Bertin, beaucoup plus fort, et je n'hésiterai pas, si vous restez une minute de plus... je vais abîmer votre jolie

figure... Et vous serez forcé de sortir tout de même.

BERTIN, menaçant.

Écoutez, monsieur!... Non... je ne me colletterai pas avec vous chez une femme... Ça ne se fait pas beaucoup en France... Et, d'ailleurs, c'est trop amusant... vous croyez me mettre à la porte?

TEDDY.

Oui, je crois.

BERTIN.

Eh bien, vous vous trompez... Ce n'est pas moi que vous mettez à la porte.

TEDDY.

Et qui donc?

BERTIN.

Vous-même, monsieur... Vous voudrez bien raconter à M^me^ Didier-Morel le détail de notre entrevue... je lui laisse le soin à elle-même.

TEDDY.

Vous savez qu'il est quatre heures cinq... Vous êtes déjà en retard de cinq minutes.

BERTIN.

A bientôt, monsieur Kimberley.

SCÈNE XII

TEDDY, puis DOMINIQUE, puis D'ALLONNE et VERDIER qui ne restent qu'un instant, puis MADELEINE. Aussitôt Bertin sorti, Teddy reste un instant immobile, puis va et vient à grands pas, soulève le rideau de la fenêtre, le laisse retomber, recommence à marcher, sonne. Dominique paraît.

TEDDY, à Dominique.

Madame n'est pas encore rentrée?

DOMINIQUE.

Non, monsieur.

TEDDY.

Bien. Merci.

DOMINIQUE.

Mais aussitôt que Madame sera là...

(Dominique sort.)

D'ALLONNE, entrant avec Verdier.

Ça y est, il est parti?

VERDIER.

Ça s'est bien passé?

TEDDY.

Oui, ça s'est très bien passé, je l'ai fichu à la porte.

D'ALLONNE.

Oh! la, la!... Qu'est-ce que va dire Madeleine?

TEDDY.

Ça, je ne sais pas... je crois qu'elle va me dire aussi de m'en aller.

D'ALLONNE.

Il y a des chances.

VERDIER.

Mais non, mais non, elle aime beaucoup Teddy...

DOMINIQUE.

Madame Didier-Morel vient de rentrer.

VERDIER, à Teddy, en gagnant la porte.

Parlez-lui, ne faiblissez pas. Soyez ferme. Moi, je m'en vais.

D'ALLONNE.

Alors, moi, je m'en vais aussi.

TEDDY.

Et moi aussi... (Après un temps.) Eh bien, non, je reste...

(Verdier et d'Allonne sortent. Teddy recommence à marcher, retourne à la fenêtre, puis s'arrête devant une photographie de Madeleine, la prend dans sa main et la regarde avec beaucoup de tendresse.)

TEDDY.

Seulement, je crois qu'elle va me mettre à la porte.

MADELEINE, entrant.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites, vous?

TEDDY, reposant la photographie.

Oh! pardon, madame.

MADELEINE.

Vous racontez des histoires à ma photographie?

TEDDY.

Non, je regardais, je vous demande pardon.

MADELEINE.

Il n'y a pas de quoi... C'est même très gentil, au contraire, de vous faire tenir compagnie par mon portrait... Il y a longtemps que vous êtes comme ça, tous les deux, tout seuls?

TEDDY.

Oh! non, j'ai été avec François et M. Verdier.

MADELEINE.

Et ils vous ont laissé?

TEDDY.

Oui, ils m'ont laissé... parce que je voulais causer avec M. Bertin.

MADELEINE.

Ah! M. Bertin est venu?

TEDDY.

Il est venu... oui...

MADELEINE.

Il est reparti?

TEDDY.

Oui, il est reparti...

MADELEINE.

C'est très ennuyeux... j'avais besoin de le voir... Je tenais à lui raconter ce qui s'est passé avec mon avoué... M. Bertin devait faire de son côté une démarche tout à fait urgente. Mais pourquoi avez-vous l'air gêné comme ça?

TEDDY.

Oh! pour rien! (Changeant de ton.) Écoutez, madame, il faut que je vous avoue une petite chose... C'est moi qui ai demandé à M. Bertin de s'en aller.

MADELEINE.

Quoi?

TEDDY.

Oui, je l'ai prié de ne pas vous attendre... Ce n'est pas de sa faute s'il n'est pas là...

MADELEINE.

Je ne comprends pas très bien, Teddy.

TEDDY.

J'ai causé beaucoup avec M. Bertin : il ne faut pas vous marier avec lui.

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous dites?

TEDDY.

Ce n'est pas du tout un mari pour vous, il vous rendrait très malheureuse.

MADELEINE.

Quoi?

TEDDY.

Oui, très malheureuse... Et alors je lui ai dit à lui-même...

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

TEDDY.

De ne pas vous épouser, qu'il ne fallait pas.

MADELEINE.

Comment ! Qu'il ne fallait pas ?...

TEDDY.

Non.

MADELEINE.

De mieux en mieux... En somme, vous l'avez mis à la porte ?...

TEDDY.

Voilà... je l'ai mis...

MADELEINE.

Ah ! ça, c'est admirable !... Vous devenez fou !...

TEDDY.

Non, c'est parce que je suis votre ami.

MADELEINE.

Mon ami?... Singulier ami qui se permet d'intervenir dans mon existence avec cette brutalité monstrueuse!

TEDDY.

Oui, je suis peut-être brutal, mais je ne veux pas que vous soyez malheureuse!

MADELEINE.

Cela me regarde.

TEDDY.

Si j'avais pu penser une minute que vous seriez heureuse avec M. Bertin, je serais parti tout simplement ce soir, comme je vous l'avais annoncé...

MADELEINE.

Vous avez eu tort de ne pas le faire.

TEDDY.

Tout à l'heure, je l'ai encore défendu contre François et M. Verdier. Mais quand je l'ai entendu me parler de vous avec une légèreté, une insouciance...

MADELEINE.

Je ne vous demande pas de renseignements.

TEDDY.

Oui, je sais, vous pensez mal de moi... M. Bertin m'avait prévenu... Mais je dois vous dire ce que je vous dis, et je devais faire ce que j'ai fait, même si, à présent, vous m'en voulez...

MADELEINE.

Je cherche à comprendre, je ne comprends pas.

TEDDY.

Je vais vous expliquer... je peux maintenant. Il faut même que je vous explique... Vous ne savez pas ce que je suis pour vous... vous n'avez jamais vu en moi qu'un Teddy qui amusait votre vie... Eh bien, non. Sans que vous vous en doutiez, je la dirige, votre vie.

MADELEINE.

Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

TEDDY.

Du jour où je suis entré dans votre maison, j'ai senti que vous n'étiez pas heureuse et je me suis dit : « Ça, il ne faut pas... » Votre mari ne vous comprenait pas, je vous ai poussée au divorce, c'est moi qui vous ai fait divorcer.

MADELEINE.

Comment, c'est vous?

TEDDY.

Oui, c'est moi!

MADELEINE.

Vous êtes fou, Teddy?

TEDDY.

Non, je suis très calme.

MADELEINE.

Ce n'est pourtant pas vous qui avez créé cette intrigue bouffonne entre mon mari et Mme Roucher?

TEDDY.

Non! Mais, en les réunissant dans ma villa, j'étais sûr que vous auriez vite une révolte.

MADELEINE.

Compliments!... Vous aviez bien prévu!... Et vous aviez prévu également que je pourrais épouser M. Bertin?

TEDDY.

Non, ça, j'avoue que je n'avais pas prévu...

MADELEINE.

Alors, parlez, voyons! Pourquoi avez-vous fait tout cela?

TEDDY.

Parce que je voulais vous épouser.

MADELEINE.

Comment, m'épouser? Qui? Vous, Teddy?

TEDDY.

Oui, moi, Teddy... J'ai voulu vous épouser tout de suite, dès le premier jour où je vous ai vue...

MADELEINE.

Qui? Vous, Teddy?

TEDDY.

Oui, moi, Teddy... Vous étiez si gracieuse, si réservée, tellement jeune fille! Vous vous rappelez, quand je suis venu m'asseoir à côté de vous, quand nous avons été seuls? Je vous ai parlé d'une petite Française des Champs-Élysées que j'avais connue quand j'étais petit garçon. Eh bien, c'était cette petite fille-là à laquelle j'avais pensé là-bas, pendant toute ma jeunesse, que je retrouvais grandie, en vous voyant, et,

avant même de vous avoir parlé, j'étais sûr que je vous aimerais toute ma vie.

MADELEINE.

Je comprends, maintenant; je comprends bien des choses... Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais rien dit?

TEDDY.

Parce que j'attendais que vous soyez libre.

MADELEINE.

Mais... je ne suis pas plus libre qu'avant.

TEDDY.

Si, si, vous êtes libre... Car il ne faut pas épouser M. Bertin... C'est François et votre père qui ont raison... Je le connais, maintenant, il ne faut pas, je vous assure... Et, d'ailleurs, vous ne l'aimez pas...

MADELEINE.

Comment! je ne l'aime pas!

TEDDY.

Mais non, vous le savez bien.

MADELEINE.

C'est ça : dites tout de suite que je vous aime, vous!

TEDDY.

Non... pas encore... Vous ne m'aimez encore que beaucoup... ce n'est pas assez... Mais ça viendra...

MADELEINE.

Taisez-vous, Teddy, je vous en prie.

TEDDY.

Vous verrez, ça viendra...

MADELEINE.

Mais, enfin, en admettant même... oui, c'est possible... M. Bertin n'est pas l'homme que j'ai cru, et je ne suis pas aussi rassurée que je voudrais le paraître; — vous voyez que je suis franche avec vous, — il serait trop tard, je suis engagée!

TEDDY.

Non, vous ne l'êtes pas. On n'est jamais engagé à vouloir son malheur et celui des êtres qui vous aiment. Je vous en prie, ne vous croyez pas engagée, je vous en supplie... de toutes mes forces... je voudrais trouver en cette minute les mots qui pourraient vous convaincre... Je suis sûr qu'ils existent... Ils sont là, en moi... Je les

pense... je les sens... mais, vous comprenez, je suis un étranger... alors, je ne peux pas les faire sortir...

MADELEINE.

Ne les dites pas... Il n'y a pas besoin... Vous voyez, je suis toute bouleversée!... Vous avez eu peut-être raison d'agir et de me parler avec cette force et cette sincérité, de tout votre cœur!... Vous m'avez fait comprendre ce que vous êtes pour moi... beaucoup plus que je ne croyais... et je viens tout à coup d'avoir la sensation que, si vous me quittiez, je resterais seule, toute seule... sans personne qui m'aime... comme vous...

TEDDY.

Oh! ça, personne ne vous aime comme moi.

MADELEINE.

Je le sais, Teddy... j'aurais dû m'en apercevoir plus tôt... Vous, j'en suis sûre, vous êtes un homme avec qui une femme peut faire son bonheur... (Elle va très tendrement à lui, toute confiante.) Ne me demandez rien encore, Teddy, mais ne partez pas.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, D'ALLONNE, VERDIER.

D'ALLONNE.

On peut entrer?

MADELEINE.

Mais certainement.

D'ALLONNE, à Verdier.

On peut entrer, mon oncle.

VERDIER.

Qu'est-ce qu'il y a, mon petit?

MADELEINE.

Mais rien.

(Elle l'embrasse très tendrement.)

D'ALLONNE, à Teddy.

Comme vous avez l'air grave, Teddy!

TEDDY.

J'ai l'air grave parce que je suis très heureux.

D'ALLONNE.

Ah! bien, vous, tout de même, vous avez eu de la chance, parce que, si elle ne vous avait pas aimé, vous auriez fait une chose abominable, que je ne me serais jamais pardonnée.

TEDDY.

Vous avez raison, François. Mais, maintenant, je me pardonne.

(D'Allonne va vers Madeleine.)

D'ALLONNE.

Ma vieille Madiche! Va!

VERDIER, venant vers Teddy.

Ah! Monsieur Kimberley.

TEDDY.

Teddy! Teddy!

VERDIER.

Oui, mon ami Teddy, je n'oublierai jamais

ce que vous avez fait pour moi, demandez-moi ce que vous voudrez...

TEDDY.

Non, pas tout de suite... (Montrant ses gants jaunes mais, demain, je mettrai mes gants blancs et je te demanderai quelque chose, Verdier.

RIDEAU.

Achevé d'imprimer

le dix-neuf décembre mil neuf cent dix

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I. — 5148.

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

E. Blémont & J. Truffier. *La Fête des Roses*, com. historique . 2 50
F. Coppée. *Le Passant*, comédie en un acte, en vers. 1 vol. . . . 1 »
— *Deux Douleurs*, drame en un acte, en vers. 1 vol. . . 1 50
— *L'Abandonnée*, drame en deux actes, en vers. 1 vol. 2 »
— *Fais ce que dois*, épisode dramatique, en vers. 1 vol. 1 »
— *Le Rendez-vous*, comédie en un acte, en vers. 1 vol. 1 »
— *Le Luthier de Crémone*, com. en un acte, en vers. 1 v. 1 50
— *Le Trésor*, comédie en un acte, en vers. 1 vol. . . . 1 50
— *Madame de Maintenon*, dr. en 5 actes, en vers. 1 vol. 3 »
— *Severo Torelli*, drame en cinq actes, en vers. 1 vol. . 2 50
— *Les Jacobites*, drame en cinq actes, en vers. 1 vol. . 2 50
— *Le Pater*, drame en un acte, en vers. 1 vol. . . . . 1 »
— *Pour la Couronne*, drame en cinq actes, en vers. 1 v. 2 50
F. Coppée & Armand d'Artois. *La Guerre de Cent Ans*. 1 vol. 3 »
— — *Le petit Marquis*. 1 vol. . . . 2 50
F. Coppée & Mérante. *La Korrigane*, ballet en 2 actes. 1 vol. 1 »
A. Daudet. *L'Arlésienne*, pièce en trois actes, en prose. 1 vol. . 2 »
Auguste Dorchain. *Conte d'Avril*, quatre actes, en vers. 1 vol. 2 50
— *Rose d'Automne*, comédie en un acte, en prose. 1 vol. 1 50
— *Pour l'Amour*, comédie en quatre actes, en vers. 1 v. 3 »
Abel Hermant. *La belle Mme Hébert*, pièce en 4 actes. 1 vol. . 3 50
— *Les Jacobines*, comédie en 4 actes, 1 vol in-18. . . . 3 50
— *Monsieur de Courpière*, comédie en 4 actes, 1 vol. . 3 50
— *Trains de Luxe*, comédie en 4 actes, 1 vol. 2 50
Paul Hervieu. *Les Paroles restent*, comédie en trois actes. 1 vol. 2 »
— *Les Tenailles*, pièce en trois actes, en prose. 1 vol. 2 »
— *La Course du Flambeau*, pièce en 4 actes, en prose. 1 v. 2 50
— *Théroigne de Méricourt*, pièce en six actes, en pr. 1 v. 3 50
— *Le Dédale*, pièce en cinq actes, en prose. 1 vol. . . 3 50
— *Le Réveil*. — *L'Énigme*. 1 vol. 3 50
— *Connais-toi*, pièce en trois actes, en prose, 1 vol. . 2 50
— Théâtre complet. 4 vol. Chaque vol. . . . . 6 »
E. d'Hervilly. *La Belle Saïnara*, com. japonaise en un a., en vers. 1 50
Leconte de Lisle. *Les Erinnyes*, drame antique en vers. 1 vo . 2 »
— *L'Apollonide*, drame antique en vers. 1 vol. in-4°. . 7 50
Marcel Prévost. *La Plus Faible*, pièce en quatre actes. 1 vol. 3 50
André Rivoire. *La Peur de Souffrir*, un acte, en prose. 1 vol. . 1 »
— *Il était une Bergère*, conte en un acte, en vers. 1 vol. 1 50
— *Le Bon Roi Dagobert*, com. en 4 actes, en vers. 1 vol. 3 »
A. Rivoire & L. Besnard. *Mon ami Teddy*, com. en 3 actes, en prose. 1 vol. 3 50
André Theuriet. *Jean-Marie*, drame en un acte, en vers. 1 vol. 1 »
L. Valade & E. Blémont. *La Raison du moins fort*, 1 acte, en vers. 1 »
Vicaire & J. Truffier. *La Farce du Mari refondu*. Un acte. 2 »

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 3.-5.14.

BINDING SLOT SEP 10 1970

PQ
2635
I92M6
1910

Rivoire, André
Mon ami Teddy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY